

LE PLAISIR des livres

Nos collaborateurs ont lu...

□ *La Popessa*, de Paul I. Murphy et René Arlington/D-2 □ *L'Univers est dans la pomme*, de Marc Favreau (Sol)/D-3 □ *Un oiseau vivant dans la gueule*, de Jeanne-Mance Delisle/D-3 □ *Au milieu, la montagne*, de Roger Viau/D-3 □ *L'Année du polar 87*, de Michel Lebrun, *Le Polar*, de Denis Fernandez Recatala, et cinq romans policiers récents/D-4 □ *Colette Stern*, de Georges Conchon/D-5 □ *Les Grands Désordres*, de Marie Cardinal/D-5 □ *Nathalie Sarraute*, de Simone Benmussa, et *André Gide*, d'Eric Marty/D-5 □ *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, de Jacqueline de Romilly/D-6 □ *101 Greatest Athletes of the Century*, de Will Grimsley/D-6 □ *Aménager l'urbain*, de Montréal à San Francisco : politiques et design urbains, sous la direction d'Annick Germain et Jean-Claude Marsan/D-7 □ *Le Silence des intellectuels*, *Radioscopie de l'intellectuel québécois*, de Marc-Henry Soulet/D-7 □ *Sillon*, de Josémaria Escriva/D-7 □ *L'Autre Rivage*, d'Antonio d'Alfonso/D-8

Sans oublier...

□ Les best-sellers, les ondes littéraires et la vie littéraire/D-2 □ La vitrine du livre/D-4 □ Une nouvelle rubrique : les livres du quotidien/D-6

Montréal, samedi 24 octobre 1987

Des «hosties» et des «chriss»

Pourquoi sacre-t-on au Québec?



Né en Allemagne pendant la Deuxième Guerre mondiale, Heinz Weinmann est diplômé en philosophie et en lettres de l'Université de Würzburg. Il a enseigné la littérature comparée à l'Université de Paris-X de 1965 à 1969; il est depuis professeur de littérature au cégep de Rosemont. Collaborateur au DEVOIR, il a aussi publié dans plusieurs revues québécoises et européennes et signé des émissions pour Radio-Canada. Dans un essai intitulé *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, qui paraîtra la semaine prochaine aux éditions de l'Hexagone, Heinz Weinmann se livre à une «enquête généalogique» de l'histoire du Québec à travers les gestes fondateurs de ses actants, «mythiques» ou «réels». Avec l'aimable permission de l'éditeur, nous publions un extrait du chapitre intitulé «Des hosties aux éclats de verre ou la mort de la Saint-Jean-Baptiste».

HEINZ WEINMANN

«QUAND on a le Saint Baptiste pour Patron, blasphémer [...] est une habitude qui peut à peine se concevoir.» Pourtant, même sous le haut patronage de Jean-Baptiste, le peuple canadien-français/québécois blasphème plus et autrement que tout autre peuple. Justement, le «blasphème par le baptême», comme le constate douloureusement Paul de Malijay, «c'est un blasphème à la langue canadienne-française». Blasphème, on s'en doute, qui vise directement le Baptiseur, «grand patron» du Canada français.

On s'est contenté jusqu'ici de faire le relevé des blasphèmes québécois qui remplissent des dictionnaires. Mais à aucun moment on n'a essayé de cerner la cause profonde de cette logorrhée blasphématoire qui parcourt le Québec. Certes, tous les peuples qui ont un sacré connaissent le blasphème. D'ailleurs, le terme *sacré* fait partie de ces mots primitifs relevés par Freud, mots qui signifient une chose et leur contraire. Ainsi, *sacrer* contient à la fois l'acte de sanctification et l'acte désacralisant, sacrilège.

C'est donc la quantité du débit blasphématoire qui étonne d'abord l'auditeur-observateur. On attend évidemment toujours la grande étude socio-linguistique comparée qui fasse le relevé statistique exact et qui calcule la moyenne des blasphèmes que le Français et le Québécois moyen prononcent dans une conversation moyenne! Débit probablement aussi difficile à calculer que celui des chutes du Niagara. Pourtant, Michel Butor a déjà accompli ce calcul herculéen quasi incommensurable.

Bien sûr, les blasphèmes n'ont pas été absents du Régime français, mais ils se gonflent vers le milieu du XIXe siècle en une vague de fond qui balaie dans notre siècle la «Belle province» du Québec. Les mandements des évêques, indirectement, nous renseignent sur l'état de la situation. Mais l'évêque de Montréal a beau avertir ses ouailles que les blasphèmes ne sont pas que des mots «en l'air», mais un crime «injurious au ciel et exécrable à la terre», rien n'arrête ce flot blasphématoire.

S'il nous est difficile de quantifier le débit blasphématoire, nous sommes mieux à même de cerner la «spécificité» du sacré québécois qui le distingue de celui des autres peuples. Les blasphèmes québécois, contrairement à ceux des autres nationalités (française, allemande ou anglaise), qui se disséminent au hasard dans le champ du sacré, ont cette particularité de se concentrer tous autour du sacrifice eucharistique. Dans la plupart des autres langues, c'est Dieu, la divinité suprême, qui reçoit la charge maximale de blasphèmes.

Le Canadien français d'abord, le Québécois aujourd'hui, à travers ses blasphèmes, désacralise la messe et ce qu'elle a de plus sacrée : l'eucharistie. Si bien que, dans son quotidien, le Québécois dit toute une «messe noire». Tous les objets du culte, de près ou de loin liés à l'eucharistie, sont convertis en blasphèmes. *Hostie!* sans aucun doute tient la vedette, étant le «sacre» le plus «populaire» au Québec. Si commun qu'un simple sifflement fricatif entre les dents le suggère... «sti». Centre du mystère eucharistique, l'*hostie* subit la charge maximale de l'assaut blasphématoire au Québec. *Chriss* (Christ) et *kâlisse!* (calice) viennent bons deuxième dans la faveur populaire des blasphèmes avec probablement une légère préférence pour le premier à cause de sa brièveté (une seule voyelle) et de son crissement carrément expectorant, moins contenu qu'*hostie!* *Chriss* évidemment désacralise celui qui s'est transubstantié dans l'hostie, le Christ sacrifié. Le calice contient le vin transformé en sang. Viennent ensuite ce qu'on pourrait appeler les objets périphériques du culte et qui, de ce fait, contiennent moins de charge blasphématoire : *tabarnâk!* (tabernacle) et *ciboire!* Conventions que, rendus à *sacristie!*, nous n'avons pas encore quitté le lieu du culte, mais nous sommes loin de l'autel, lieu privilégié de l'eucharistie. Ce qui rend *sacristie!* malgré tout populaire, c'est que son parallèle homophonique avec *hostie!* (le sifflement des fricatives) donne l'avantage d'un blasphème sans avoir son inconvénient : idéal pour tous ceux qui ont peur du châtiement! Hâtons-nous d'ajouter que *sacristie!*, malgré son abstraction, a aussi une très bonne cote blasphématoire au Québec. [...]

Ce qui aggrave la situation du Canada français, déjà passablement chargée de sacrifices, c'est qu'à deux occasions cruciales, lors de la Conquête de 1760, mais surtout lors de celle de 1837-38, le haut clergé se sert de son autorité morale pour réprimer énergiquement tout mouvement d'insoumission contre le nouveau maître, l'Autre. Répression brutale parce qu'elle va jusqu'à brandir l'excommunication et le refus d'inhumer dans un cimetière chrétien tout ceux qui montreraient des velléités de sédition. Bien plus, des hommes comme Mgr Plessis, non contents de prêcher dans l'esprit de saint Paul la soumission à l'autorité civile établie, présentent l'Autre, non comme un étranger, encore moins comme un ennemi, mais comme ami, comme messie rédempteur. À la suite de cette propagande ecclésiastique a pu s'accréditer largement l'idée de la «conquête providentielle» [...]

Certes, le Canadien, dans sa vie quotidienne, n'entre pas dans ces subtilités théologiques. Cela n'empêche qu'il sent confusément cet enche-

Suite à la page D-8

Le livre de poche au Québec: la grande histoire de petits livres

Sur le marché francophone, ce type d'édition serait né chez Fides, sept ans avant le lancement d'une première collection en France

JEAN CHAPDELAINE GAGNON

SAVIEZ-VOUS que, dès 1946, Fides lançait deux collections de poche, «Alouette blanche» et «Alouette bleue», respectivement consacrées aux écrits religieux et à la littérature québécoise? Et qu'en conséquence, aussi étonnant que cela puisse paraître, le livre de poche de langue française est peut-être né à Montréal plutôt qu'à Paris.

Selon l'ex-libraire bien connu de tous, Henri Tranquille, qui dit tenir cette précision d'un livre intitulé *L'Aventure du livre de poche. L'enfant de Gutenberg et du XXe siècle*, la collection du «Livre de poche», première du genre en France, aurait été lancée le 9 février 1953, par conséquent sept ans après les deux collections de Fides. Bien sûr, on avait pu voir plus tôt des livres minuscules, plus petits que les poches, ou des collections à prix populaire dont plusieurs se souviennent encore, mais le «poché», au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'aurait fait son apparition en France qu'en 1953. Henri Tranquille se rappelle également que, bien avant la Deuxième Guerre mondiale, les Américains avaient déjà leurs collections de poche : des livres si mal reliés qu'ils ne supportaient guère plus d'une lecture!

On serait tenté de croire, puisque

Un bibliophile, Raymond Blain, bouquine au rayon des livres de poche québécois, à la librairie Champigny.

PHOTO JACQUES GRENIER

le marché québécois est restreint, que les lecteurs y sont malheureusement trop peu nombreux, qu'il y a déjà pléthore de collections de poche. Et pourtant des éditeurs n'hésitaient pas, encore récemment, à lancer leur propre collection : «Espace» chez Québec/Amérique, «Courant» chez VLB, «Typo» — la seule qui soit ouverte à tous les genres littéraires, clame fièrement Alain Horic — à l'Hexagone et «Québec/Poché» chez Leméac, par exemple.

Par ailleurs, certaines collections sont bien connues et bien établies. C'est le cas de la «Bibliothèque québécoise» de Fides qui aura succédé, en 1979, à la «Bibliothèque canadienne-française» : au total, 66 titres auxquels s'ajouteront sous peu trois anthologies de contes et de nouvelles. Personne n'aura oublié non plus le «Livre de poche canadien» du Cercle du livre de France (CLF), collection créée en 1967, qui compte 37 titres. Mais, pour l'instant, la collection la plus imposante, et sans contredit la plus dynamique, reste celle des éditions Stanké, «Québec 10/10», dirigée par Roch Carrier. Fondée en 1977, cette collection comprend plus d'une centaine de titres de quelque 30 auteurs venus de diverses maisons d'édition.

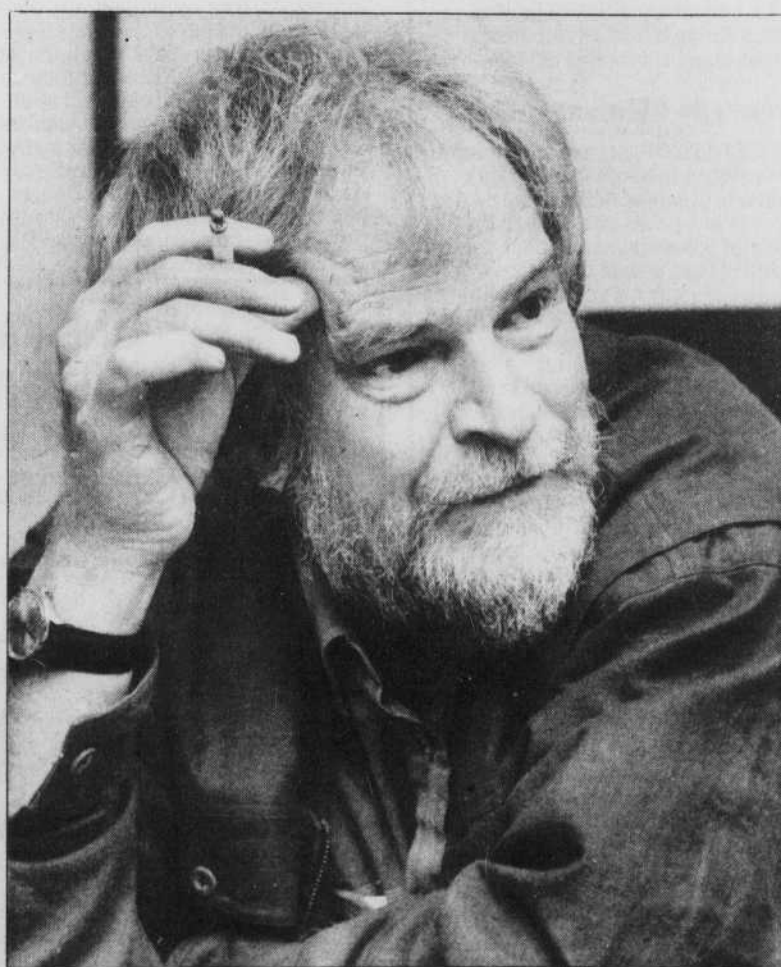
Enfin, comment pourrait-on passer sous silence de nombreuses collections qui, sans être à proprement parler de poche, ne s'inspirent pas moins de ce concept? On songera, par exemple, aux petites collections de poésie des Éditions des Forges, en passant par la «Petite Collection»

Suite à la page D-8



Les rébellions de 1837-38

L'embarras des hommes politiques et des historiens est né de la défaite



En fin de semaine prochaine, à l'Université de Montréal, à l'invitation de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, de la Société historique du Canada et du Centre interuniversitaire d'études européennes, des historiens vont emprunter de nouvelles pistes en explorant les influences de la Révolution française sur la rébellion de 1837. Près d'une cinquantaine de communications y seront présentées sur ce thème et sur des sujets connexes. Jean-Pierre Proulx actualise le débat avec l'historien Jean-Paul Bernard.

JEAN-PIERRE PROULX

«LE PARTI québécois a embarrassé l'opposition libérale, hier, en présentant une motion pour rendre hommage aux Patriotes de 1837-38, dont on fêtera l'anniversaire dimanche.» C'est ce qu'indiquait une courte dépêche de la Presse canadienne du 17 novembre 1983.

JEAN-PAUL BERNARD, historien et professeur à l'Université du Québec à Montréal :

«Quand une rébellion réussit, comme aux États-Unis 50 ans plus tôt, elle unit car on célèbre une victoire. Dans notre cas, c'est rappeler une défaite!»

PHOTO JACQUES GRENIER

Le 26 juillet dernier, les restes du Dr Jean-Olivier Chénier étaient enfin inhumés, après un périple rocambolesque de 150 ans, dans ce cimetière où il fut abattu en 1837. Le président du Parti indépendantiste, Gilles Rhéaume, quittait ostensiblement l'église de Saint-Eustache, furieux des propos de l'évêque de Saint-Jérôme, Mgr Charles Valois. L'évêque avait affirmé que «les Patriotes ne voulaient pas se séparer de l'Angleterre».

Visiblement, voilà un sujet embarrassant.

Jean-Paul Bernard, historien et professeur à l'UQAM, a publié, voilà quatre ans, *Les Rébellions de 1837-1838*, un livre passionnant où apparaît crûment la pluralité des interprétations sur ces événements. «Le problème, explique-t-il, est qu'il s'agit là d'une histoire marquée par la divi-

Suite à la page D-8



Entre deux fêtes

La politique au Québec, de 1966 à 1976.
Entre la révolution tranquille et l'avènement du Parti Québécois.

Raconté par Jean-Paul Lefebvre un acteur-témoin vigilant



Stanké

les éditions internationales alain stanké ltée, 2127, rue guy, montréal h3h 2i9 (514) 935-7452

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Un certain goût pour la mort	P. D. James	Mazarine	(1)*
2 Il y aura toujours des printemps en Amérique	Louis-Martin Tard	Libre Expression	(2)
3 Les Grands Désordres	Marie Cardinal	Grasset	(4)
4 Les Filles de Caleb II	Arlette Cousture	Qué./Amérique	(3)
5 Un singulier amour	Madeleine Ferron	Boréal	(8)
6 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(6)
7 L'Univers est dans la pomme	Marc Favreau (Sol)	Stanké	(7)
8 L'Amour au temps du choléra	G. Garcia Marquez	Grasset	(5)
9 Simon l'embaumeur	Jacques Testart	François Bourin	(-)
10 Le Démon de l'oubli	Michel del Castillo	Seuil	(-)

Ouvrages généraux

1 L'État du monde 87-88	Collectif	Boréal	(1)
2 La Bombe et l'orchidée	Fernand Seguin	Libre Expression	(-)
3 Ces femmes qui aiment trop	Robin Norwood	Stanké	(2)
4 Sauvez votre corps	Kousmine	Laffont	(4)
5 Mafalda s'en va	Kino	Glénat	(3)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Chambray, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

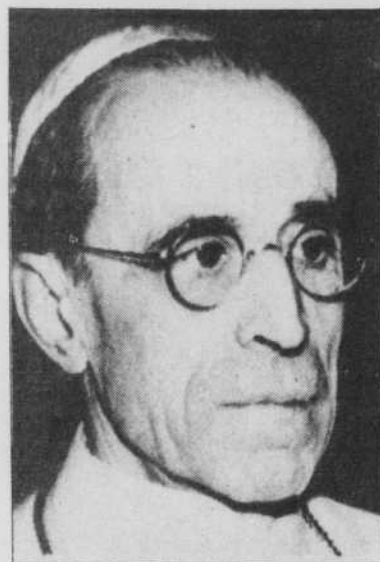
Les best-sellers

«Madame» Pie XII

LA POPESSA
Paul I. Murphy et René Arlington
traduit de l'américain
par Frédéric Djabril
Paris, éditions du Lieu commun
1987, 268 pages

PIERRETTE DIONNE

SAVAIT-ON que, dans l'ombre du pape Pie XII, il y eut une femme



Le pape PIE XII.

PHOTO CP

mystérieuse qui exerça une influence remarquable durant le règne du 271e successeur de saint Pierre ? Cette « amie si bonne et si loyale », comme le disait lui-même le Souverain Pontife, partagea durant 40 ans la vie du chef spirituel de 500 millions de catholiques romains.

Dans un ouvrage édité en 1983 et très récemment traduit en français, les auteurs dévoilent ici la vie de soeur Pascalina dont l'influence sur le pape était souvent plus importante que celle de quiconque au Vatican. Cette biographie est basée sur une longue série d'entretiens avec la religieuse, les cardinaux Cushing de Boston et Spellman de New York.

Sœur Pascalina a voué sa vie au service de Pie XII. Elle a servi, aimé et respecté l'homme souvent impopulaire, influencé celui-ci à tel point que l'on reconnaissait la main de Pascalina derrière les nominations du Saint Père. Ce qui ne fut pas, cependant, sans provoquer, de la part de plus d'un prêtre, ressentiment, méfiance, paroles et attitudes misogynes.

Entrée au couvent à l'âge de 15 ans, Pascalina y acquit une formation d'enseignante et d'infirmière. Cette jeune Allemande joua un rôle exceptionnel dans la vie du nonce apostolique Eugenio Pacelli, prêtre issu d'une longue lignée d'aristocrates d'Eglise qui devint par la suite le pape Pie XII. Nommée par sa communauté comme gouvernante de la résidence de Pacelli à Munich et à ses ordres, elle devint rapidement l'objet d'une très grande confiance et, finalement, indispensable.

L'ouvrage nous révèle le rôle de Pascalina dans la direction de la maison du prélat Pacelli. Non seulement y organisait-elle la vie quotidienne avec une « précision toute militaire », mais elle agissait aussi comme secrétaire, accordant ou refusant des rendez-vous à ceux qui désiraient rencontrer le délégué du Saint-Siège. Au passage, les auteurs relatent quelques anecdotes qui éclairaient la vie de la religieuse et témoignaient du caractère de la relation amicale entre elle et Pie XII. Sœur Pascalina a fait du ski alpin (la nouvelle mode à l'époque) avec Pacelli, piloté une motocyclette, le futur pape assis dans le *side-car*. De plus, on apprend aussi que, scrupuleusement, elle désinfectait la main et l'anneau épiscopal après chaque audience, qu'elle entraînait et sortait du bureau du nonce en toute liberté, surveillant et préservait l'intimité et la tranquillité du futur pape. Touché par sa chaleureuse attention et son aide infatigable, il pria Pascalina de venir le rejoindre lorsqu'il fut désigné secrétaire d'État au Vatican.

Elle y entre en 1930 comme domestique et, rapidement, elle se retrouve attachée au service de presse de l'*Observatore romano*, dirigé par le futur cardinal Spellman. Mais, dès 1926, soeur Pascalina n'est pas absente des prises de décisions de Pacelli, entre autres, lors des longues négociations sur les accords du Latran. Certes, la participation de Pascalina n'était pas officielle ni reconnue, mais elle voyait là, disait-elle, « une chance inouïe pour une femme ».

Quand Pacelli fut élu pape, le rôle de la religieuse devint de plus en plus important. Non seulement elle dirigeait le palais papal avec ses quelque 10 000 pièces et 200 escaliers, se déplaçait avec Pie XII en Cadillac limousine (cadeau du cardinal Spellman), écoutait du Beethoven avec Sa Sainteté, mais elle lui proposa même la rédaction de l'encyclique *Non Abbi*. Durant la Deuxième Guerre, elle fut nommée à la tête du Comité de secours pontifical juif par Pie

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau de **Télé-Métropole**, dimanche entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines avec Serge Grenier.

Au réseau français de **Radio-Canada**, dimanche à 16 h, Nathalie Petrowski et Daniel Pinard animent *La Grande Visite*, une émission culturelle où l'on reçoit parfois un écrivain. (Reprise à 23 h 50.)

A **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h 30, Bernard Pivot présente *Apostrophes*.

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit l'écrivain Daniel Poliquin. (En reprise le mardi à 14 h 30, le vendredi à 4 h 30, le samedi à 16 h 30 et le dimanche à 10 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, tous les jours de la semaine à 13 h, Suzanne Giguère reçoit un écrivain aux *Belles Heures*.

RADIO FM

À **CIBL-FM**, Montréal, dimanche à 17 h 30, à l'émission *Textes*, Yves Boisvert lit des pages d'Hélène Dorion.

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère. Chroniqueurs : Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert. Animatrice : Réjane Bougé.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature québécoise, animé par Marie-Claire Girard.

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles* (science-fiction, policier, bande dessinée). Animateur : André Carpentier.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. Figures de la littérature italienne. À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les idées à l'es-sai*.

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h 30 : *Correspondances*. Deux écrivains s'écrivent.

À **Radio-Canada**, vendredi à 22 h : *Trajets et recherches*.

— J.R.

LA VIE LITTÉRAIRE

« La mort du genre »

DE TOUT TEMPS, la question « Qu'est-ce que la littérature ? » n'a cessé de scander particulièrement l'histoire de la philosophie occidentale. Curieusement, jamais (de Platon à Hegel, de Kant à Sartre) n'a-t-on traité la littérature autrement qu'en l'excluant ou qu'en la niant : est littérature, ou plutôt est considéré comme littérature tout ce qui est fiction, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas réel, ou encore, autrement dit, tout ce qui n'est pas.

L'idée d'une littérature aisément définissable a nourri, dans la modernité (de Kant à aujourd'hui), des entreprises inouïes de théorisation sans jamais pour autant être à même de procurer une réponse satisfaisante. Face à cette impossible réponse, nous nous demandons aujourd'hui s'il n'existe pas un lieu, même étroit, où s'unifierait littérature et philosophie. Nous nous demandons même si une littérature des philosophes est pensable. La proposition d'une telle liaison dangereuse à la vertu d'inquiéter au moins les philosophes.

Fiction ou vérité : et si le vrai n'était que fiction ? Un modèle s'offre à nous dans la figure de la mort du genre. Dans ce modèle, la littérature serait le lieu de l'interrogation. C'est là que — dans une sorte de penser-ensemble — serait accueilli le conflit (la crise) des savoirs. Sa mise en oeuvre pourrait vouloir dire que la philosophie est une sorte de (sera considérée comme une) fiction ininterrompue.

C'est autour de cette problématique de « la mort du genre » (la littérature et la philosophie comme genre) que la *nbj* a réuni 18 penseurs et écrivains du Québec et de l'étranger, qui tenteront de rendre compte des interactions qui unissent le discours philosophique et le discours de la fiction, ce type de fiction que l'on nomme parfois, confusément, littérature.

Déjà les titres des communications donnent à penser que la discussion sera animée. Que l'on songe au chemin à parcourir pour aller, dans un sens ou dans un autre, de « la passion du genre » (C. Lévesque) à « la condition post mortem » (A. Bourgeois), en passant par « l'intervalle irrésolu » (P. Chamberland). Mais peut-être n'est-ce pas encore (G. Leroux) le temps de faire « l'autopsie d'une survivance » (P. Ouellet) ? Peut-être que la réponse éventuelle se trouve dans « la communication sur la communication » (L. McMurray), une performance qui inscrit au cœur même du colloque la crise du genre ?

Le colloque sera ouvert par une allocution du directeur général de la Bibliothèque nationale du Québec, Georges Cartier, et il se terminera par une conférence du philosophe français Philippe Lacoue-Labarthe.

Renseignements : Jean-Yves Collette, 288-3106.

(Guy Ferland, collaborateur au DEVOIR, rendra compte du colloque dans notre édition du lundi 26 octobre.)

Un marathon de lecture

AU MOMENT où l'on cherche à améliorer la lecture et l'écriture chez nos jeunes, la Société canadienne de la sclérose en plaques organise, en novembre prochain et ce, pour la 10e année consécutive, son marathon de lecture en collaboration avec le réseau scolaire.

Cette activité pédagogique a une double vocation : créer chez les jeunes du niveau primaire des habitudes de lecture, en favorisant la fréquentation des bibliothèques publiques et scolaires, et financer la recherche médicale sur la sclérose en plaques, cette maladie du système nerveux central qui frappe 12 000 jeunes adultes au Québec.

Le marathon de lecture a reçu l'appui de plusieurs organismes, dont l'Association canadienne des bibliothécaires, l'Association internationale pour la lecture et de nombreuses commissions scolaires du Québec. De plus, plusieurs entreprises privées commanditent le marathon, comme les maisons d'édition Scolastic-Tab, Flammarion et ADP.

Les écoles et les enfants du niveau primaire ont jusqu'à la fin du mois d'octobre pour s'inscrire au marathon de lecture et peuvent le faire en communiquant avec la Société canadienne de la sclérose en plaques au (514) 849-7591.

Une subvention à la papeterie Saint-Gilles

LISE BACON, ministre des Affaires culturelles, vient d'annoncer l'octroi d'une subvention de \$ 26 000 à la papeterie Saint-Gilles, de Saint-Joseph-de-la-Rive, dans Charlevoix. La papeterie Saint-Gilles est un organisme sans but lucratif reconnu pour la qualité de sa production artisanale de papier fait main.

Le montant de la subvention sera exclusivement utilisé pour l'amélioration du centre commémoratif de l'oeuvre de Mgr Félix-Antoine Savard, le fondateur de la papeterie. De plus, cette subvention s'inscrit dans un plan global de \$ 265 000 auquel l'Office de planification et de développement

du Québec souscrivait récemment un montant de \$ 175 000 qui venait s'ajouter aux \$ 64 500 déjà déboursés par la corporation. Ces investissements serviront à l'agrandissement et au réaménagement de l'édifice et des équipements afin de les rendre conformes aux normes du bâtiment et d'améliorer la présentation de l'exposition sur l'oeuvre de Mgr Félix-Antoine Savard.

Les écrivains sous le couvert

DANS LE CADRE du 10e anniversaire de l'Union des écrivains québécois, la bibliothèque Gabrielle-Roy, à Québec, accueillera, dès le 27 octobre, l'exposition de l'atelier La Tranchefille intitulée « Quarante-et-un livres québécois sous le couvert ».

Cette exposition présente une quarantaine d'oeuvres québécoises reliées dans la grande tradition de la reliure d'art. Les oeuvres exposées sont celles des écrivains membres d'honneur de l'Uneq ou qui ont remporté les prix littéraires administrés par l'union. Le 27 octobre, l'exposition s'ouvrira, à 20 h, par une soirée de lecture animée par Guy Cloutier. Les invités seront, entre autres, Bertrand Bergeron, André Berthiaume, Luc Lecompte et Gilles Pellerin.

La bibliothèque Gabrielle-Roy est située au 350, rue Saint-Joseph est, Québec; tél. : (514) 526-6653.

Décès de Clément Gélinas

LES ÉDITIONS Stanké annoncent avec regret le décès d'un de leurs auteurs, Clément Gélinas, qui a écrit le livre *Non, ce n'est pas fini*, paru en juin dernier. Clément Gélinas était atteint depuis plusieurs années d'un état cardio-vasculaire grave. Il avait été paralysé et avait subi quatre pontages. Depuis, il s'était transformé. Par la force de la pensée et l'exercice physique qu'il avait lentement élaborés, il avait réussi à vivre comme jamais. Ses occupations restaient multiples. En plus d'écrire et de répandre activement le contenu de *Non, ce n'est pas fini*, une philosophie qui le rendait plus vivant que jamais, il avait fondé l'Association pour le rétablissement des cérébro-lésés. Il patronnait la naissance de clubs d'entraide pour ces malades qui apprenaient entre eux à retrouver la parole et l'usage moteur de leur corps paralysé.

Sources : La Nouvelle Barre du jour, la Société canadienne de la sclérose en plaques, le ministère des Affaires culturelles, l'Union des écrivains québécois, les éditions Alain Stanké.

Que faites-vous en attendant la Bombe?

ÉROSHIMA

de Dany Laferrière

Après *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, voici que l'auteur récidive et nous entraîne, toujours à Montréal, dans un loft aménagé par une Japonaise, le zoo Kama soutra, où se succèdent d'étranges rituels amoureux, philosophiques, gastronomiques, etc. La Bombe est toujours là, elle nous guette, nous menace, nous provoque! Un roman qui parle de la mémoire et du désir, de l'horreur de la Bombe et de la beauté de la culture.

vlb éditeur la petite maison de la grande littérature



174 pages 12,95 \$

UNE PREMIÈRE
POUR LES LETTRES FRANÇAISES,
LES MILIEUX D'ART
ET LES ÉTUDES BIBLIQUES

De Jeannine Bélanger

et
David Silverberg

LES PSAUMES

La poétesse a adapté en vers français les 150 Psaumes de la Bible suivant la Vulgate, la Septante et la Massorah

Le graveur les a illustrés par huit planches en couleur, « Vie du roi David »

Vient de paraître aux Éditions du Silence

Tirage limité; édition de luxe, numérotée et signée, 350 \$;
édition courante, 125 \$; frais de port en sus, 5 %;
non disponible en librairie.

Commandes postales seulement, à la Société Interdiffusion
Case postale 640
394, rue Claude-de-Ramezay
Mariville
Québec J0L 1J0

Pour Montréal, au téléphone,
composer le: 733-4831

Les Belles
Rencontres
de la librairie
HERMÈS

Aujourd'hui 24 octobre
de 14 h à 16 h
DANY LAFERRIÈRE
Eroshima
chez vlb éditeur

Jeudi 29 octobre
de 17 h à 19 h
COLETTE BEAUCHAMP
Le silence des Médias
Éditions Remue Ménage

Vendredi 30 octobre
de 17 h à 19 h
JOVETTE MARCHESSAULT
Des cailloux blancs pour
les forêts obscures
chez L'ÉVÉNEMENT

Samedi 31 octobre
de 14 h à 16 h
LOUIS-MARTIN TARD
Il y aura toujours
des printemps en Amérique
aux Éditions L'IMPACT

Mardi 3 novembre
de 17 h à 19 h
MICHEL BELAIR
Idéal Standard
DANIEL MARCOUX
Les Interdits
Guérin Littérature

Jeudi le 5 novembre
de 19 h à 21 h
CLAIRE LEJEUNE

Vendredi 13 novembre
de 17 h à 19 h
HEINZ WEINMANN
DU CANADA AU QUÉBEC
• l'HEXAGONE

Samedi 14 novembre
de 14 h à 16 h
JEAN-LOUIS BAUDOIN
Produire l'homme
de quel droit?
Puf

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Sol: comme une chambre des glaces

L'UNIVERS EST DANS LA POMME
Marc Favreau (Sol)
illustrations
de Marie-Claude Favreau
Stanké, 1987, 205 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-V. DUFRESNE

SOL JOUE gros en publiant *L'Univers est dans la pomme*, le texte intégral de son nouveau spectacle. Rares sont les monologues qu'on peut imaginer sans les voir, tant ils ont besoin d'effets de scène pour nous convaincre que leurs bons mots ont du sens. Chez Marc Favreau, le costume est le mot et, à lire posément le texte, pourquoi diable aller dépenser \$15 pour l'entendre au théâtre ?

A publier un livre pareil, il risque donc de se ruiner, le povero. Qu'à cela ne tienne, il est déjà si riche de tous ces mots qu'il invente, somme toute comme tous les mots ont été inven-

tés, non par la volonté de nommer les choses — ce n'est pas ainsi que se créent les langues — mais par la magie inexplicable de l'image qui les suscite, pourvu, bien sûr, qu'on ait appris à devenir un adulte sans jamais tout à fait avoir déserté son enfance. Et tel est Sol.

Ce que nous apprend Marc Favreau, les enfants le possèdent d'instinct. Les mots sont de minuscules mécaniques dont il suffit de réajuster l'ordonnance des lettres pour leur donner un sens nouveau. Mais un sens qu'ils possèdent déjà, et c'est le secret, pour ne pas dire la vertu de l'enfance, que de pouvoir en décoder les mille significations, sans effort apparent, pour le plaisir de se les entendre dire. Ainsi, l'hôtesse de l'air devient l'altesse, la rétime la crétine, pâmées et oisives font pâmoussives. Deux images ne font plus qu'une, deux émotions en évoquent une troisième qui retient le parfum des deux premières.

On dirait quasiment assister au caprice étonnant de la parthénogénèse, comme si les cellules des mots se di-

visaient sans mobile visible, un acte de création à l'état pur, pour le seul plaisir de se réinventer. Ou alors, tout est terriblement ordonné dans la tête de cet homme, à qui la nature aurait accordé le privilège de contempler l'intérieur d'un atome sans microscope, ou le cosmos à l'oeil nu — ce qui revient très rigoureusement au même — pour voir comment tout cela bouge merveilleusement.

Ajoutez à cela que le cerveau de Marc Favreau n'est pas comme le nôtre constitué d'un somme déterminée de matière grise. Il ressemble plutôt à une mirifique chambre des glaces qui multiplie à l'infini des images dont chacune n'est jamais plus tout à fait la réflexion exacte de celles qui s'y pavent. Le plaisir de Sol, je dirais, c'est de jouer au plus fin avec les miroirs de sa tête heureuse.

L'Univers est dans la pomme rassemble six monologues inédits et une sélection de textes déjà publiés, épuisés hormis « Je m'égale à moi-même... », toujours disponible dans la collection « Poche/Québec



PHOTO ANDRÉ PANNETON

SOL (Marc Favreau) : un acte de création à l'état pur.

10/10 » ; information particulièrement utile au ministère de l'Éducation qui ne déshonorerait pas la pédagogie en ajoutant ce livre à la liste des manuels scolaires pour enseigner aux écoliers que la maîtrise de la langue peut être source de ravissement. Mais c'est sans doute trop demander.

Des personnages et un langage qui se déchirent

UN OISEAU VIVANT DANS LA GUEULE
Jeanne-Mance Delisle
Montréal, éditions
de la Pleine Lune
1987, 130 pages

CHANTAL GAMACHE

L'AUTEUR de théâtre Jeanne-Mance Delisle est déjà bien connue du public montréalais pour *Un réel ben beau, ben triste*. Sa dernière pièce, *Un oiseau vivant dans la gueule*, a pu être vue à Montréal, l'été dernier, au Festival de théâtre des Amériques. Elle met en scène trois personnages comme « trois hirondelles qui ne comprennent pas la tourmente mais qui la subissent avec leur belle force instinctive », dit l'auteur : une femme, Hélène, et deux hommes, Xavier et Adrien. Ils se débattent, se réduisent et se divisent : impossible identification des différences.

Ce qui est remarquable, dans l'écriture englobante de cette pièce, c'est son morcellement, son jeu alternatif des tons entre l'oral et l'écrit. Hélène, à l'intérieur de la pièce, rédige un scénario que tous trois devront jouer et qui bouscule les passions sans issue. En fait, ces textes, celui de Jeanne-Mance Delisle et celui qu'elle prête à Hélène, doivent être dits. Ils appartiennent à l'oralité littéraire du théâtre, si je puis me permettre.

Malgré ce caractère fondamental du genre, l'écriture oscille entre une syntaxe propre à l'écrit, un choix de vocabulaire conforme aux normes de la langue écrite, et les élisions, le vocabulaire familier, les ruptures syntaxiques, les hésitations ou les bousculades, les répétitions qui marquent généralement le langage oral. Ces choix ne semblent pas guidés par quelque position dans le texte, ni par l'identité de l'interlocuteur, mais plutôt par l'intensité de la déchirure



PHOTO STUDIO MAURICE

JEANNE-MANCE DELISLE.

des passions qui articulent précieusement son importance.

Il n'est donc pas trop tard pour goûter à ce texte. Sa lecture est des plus intéressantes. Elle nous place au cœur d'une mobilité de langages et de tons propres à notre monde, dans des rapports neufs et originaux.



PHOTO ST-MARS

ROGER VIAU.

Edgar Morin, essayiste lauréat

LAUSANNE (AFP) — L'écrivain et sociologue français Edgar Morin s'est vu décerner le Prix européen de l'essai 1987 par la Fondation Charles-Veillon de Lausanne, a annoncé la semaine dernière le jury de la fondation.

Ce prix, doté de 20.000 FS (plus de \$13.000) est destiné à récompenser l'ensemble de l'œuvre de l'essayiste à l'occasion de la publication de son dernier livre, *Penser l'Europe* (Gallimard), indique la fondation.

L'auteur recevra son prix le 4 décembre prochain à Genève. Le Prix européen de l'essai a été créé il y a 13 ans à la mémoire de l'industriel suisse Charles Veillon, mort en 1971.

Radiographie urbaine

Avant que le citadin s'approprie la ville

AU MILIEU, LA MONTAGNE
Roger Viau
L'Hexagone, collection « Typo »
1987, 302 pages

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

ON A encore trop souvent tendance à croire qu'après *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, dans les années 1940, Montréal disparaît presque complètement du paysage romanesque québécois jusqu'à l'arrivée des romanciers du groupe Parti pris dans les années 1960. Il existe, pourtant, un certain nombre de romans, dans la décennie 1950, qui, sans être toujours de grands livres — bien que, de toute manière, la notion de valeur soit souvent fort aléatoire — permettent de cerner le portrait de Montréal à l'aube de ce qu'on a nommé la Révolution tranquille. *Alexandre Chenevert*, de Gabrielle Roy, et *La Bagarre*, de Gérard Bessette, bien sûr, mais aussi *L'Argent est odeur de nuit*, de Jean Filiatrault, *Les Vivants, les morts et les autres*, de Pierre Gélinas, ou *Les Inutiles*, d'Eugène Cloutier, en sont quelques exemples.

Ne serait-ce que par son titre, il apparaît assez clairement que *Au milieu, la montagne*, de Roger Viau, publié pour la première fois en 1951 et réédité aujourd'hui, un an après la mort de son auteur, s'intègre parfaitement à ce nouveau courant romanesque qui ne fera que s'accroître au fil des années. En situant l'action de son roman à l'époque de la Crise, Viau a voulu exacerber une situation conflictuelle. Entre la bourgeoisie canadienne-française et le prolétariat n'existent que méfiance et mépris, alimentés par une méconnaissance réciproque. Si, traditionnellement, le boulevard Saint-Laurent divise la ville, c'est ici la montagne

qui, symboliquement, se dresse comme un mur pour masquer à une classe l'existence de l'autre.

Situation manichéenne ? Partiellement, et c'est le défaut du roman. Les passages les plus faibles se révèlent lorsque l'auteur prend parti, versant dans l'explication didactique. Ils s'avèrent, néanmoins, relativement rares et c'est, paradoxalement, lorsqu'il parle de la bourgeoisie — dont il est issu — que Viau semble le moins à l'aise. Trop caricatural, pantins sans grande épaisseur — à l'exception du jeune Gilbert —, ses membres n'ont guère d'intérêt. Trop prévisibles, ils froissent constamment le stéréotype. Par contre, le portrait de la famille Malo, sur laquelle est centré le roman, est étonnamment riche. De la même façon que *Bonheur d'occasion* réussissait à faire sentir à quel point la guerre se jouait au-dessus de ceux qui devaient la faire et les dépassait complètement, *Au milieu, la montagne* rend compte d'une parfaite compréhension de la crise — entretenue par les pouvoirs en place — chez ceux qui la subissent.

Le principal intérêt du roman tient, cependant, au personnage de Jacqueline Malo qui s'impose avec éclat. Ambitieuse, fière, intelligente, elle doit surmonter un double écueil : le milieu où elle est née, qui lui interdit un nombre considérable d'ouvertures ; et le fait qu'elle soit une femme, dans un univers qui confine celles-ci à un rôle très limité. C'est sans lourdeur excessive que Viau rend compte de cette situation qui la maintient agressivement — on lui rappelle assez souvent ses origines qu'elle ne pourrait, même si elle le voulait, les oublier — en état d'infériorité.

La rencontre fortuite de Gilbert Sergent lui ouvre les portes d'un

monde où elle ne croyait pas pouvoir un jour pénétrer. Il n'y aura cependant pas de *happy end*. Sans qu'il apparaisse comme un lâche ou un hypocrite aux yeux du lecteur — ce qui donne plus de poids au constat —, Gilbert ne pourra résister à la pression sociale et rentrera dans le rang, abandonnant Jacqueline à ses illusions.

Malgré ce que les apparences pourraient laisser croire, elle n'a rien d'une arriviste. L'ascension sociale est intégrée comme passion et non comme besoin. Une stricte bipolarité oppose, dans l'évolution de Jacqueline, les non-valeurs (vanité, mensonge, conformisme, égoïsme) à sa protestation généreuse et à sa puissante affirmation. Réelle dans une société de conventions et d'obligations, elle est, profondément, étrangère : héroïne sans filiation, elle retourne à la fin chez elle, « non plus comme dans un endroit de passage, mais comme dans un refuge où échouent les épreuves pour y pourrir » (p. 303).

La narration, omnisciente, joue un rôle prépondérant dans le façonnement de cet univers urbain où les individus, plutôt que de vivre, se contentent souvent, cahin-caha, de survivre. L'écriture ne s'exprime pas de la ville mais s'exprime sur elle. Ce n'est que plus tard, dans les années 1960 et surtout les années 1970, que le citadin va prendre lui-même la parole à mesure qu'il s'appropriera la ville.

Donnez généreusement
LE CANCER AGIT... RÉAGISSEZ!

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER
CANADIAN CANCER SOCIETY

Pierre Morency EFFETS PERSONNELS

«...je retiens EFFETS PERSONNELS de Pierre Morency comme un des grands livres de la poésie récente au Québec.»

Jean Royer

L'HEXAGONE POÉSIE

EFFETS PERSONNELS

PIERRE MORENCY



GRAND CONCOURS ÉTAT DU MONDE 1987-1988

Découvrez le nouvel ÉTAT DU MONDE et courez la chance de gagner l'un des 30 prix offerts!
Participez dès maintenant en vous procurant un bulletin de participation et le règlement chez votre libraire participant ou aux Éditions du Boréal.

PREMIER PRIX:

deux billets d'avion vers n'importe quelle destination (sauf Bangkok) desservie directement par

Canadien

La valeur du prix dépend de la destination choisie.

DEUXIÈME PRIX:

deux billets d'avion vers n'importe quelle destination sur le continent nord-américain, desservie directement par

Canadien

La valeur du prix dépend de la destination choisie.

Du 3e au 20e prix:

des lots de livres des Éditions du Boréal, d'une valeur de 82,35\$

Du 21e au 30e prix:

des jeux questionnaires LE DOCTE RAT, d'une valeur de 32,95\$

Ce concours est organisé par les

ÉDITIONS DU BORÉAL

avec la participation de

Canadien LE DEVOIR **citel 985 MF**
BORÉAL

Prince Gringalet
Babette Cole
Seuil

LA TRISTE HISTOIRE DE MARGUERITE qui jouait si bien du violon
DAVID MCKEE
Seuil

C'est la faute à Édouard
Tony Ross
Seuil

Julien avait peur du noir
John Canty
Seuil

Marguerite, Édouard, Julien et le prince Gringalet

Des albums drôles...
Des univers magiques...
Des personnages surprenants...
Des auteurs à connaître!

Babette Cole
David McKee
Tony Ross
John Canty

ALBUMS JEUNESSE SEUIL

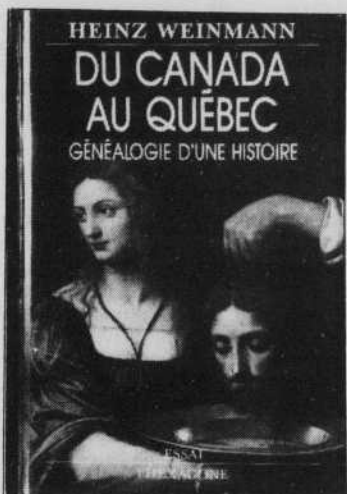
LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

HISTOIRE

Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*, L'Hexagone, coll. « Essai », 477 pages.

CETTE HISTOIRE des mentalités québécoises entend éclairer l'évolution historique du Québec à la lumière psychanalytique. L'origine du pays, les « meurtres fondateurs » refoulés de notre société prennent racine dans les profondeurs de notre inconscient. Ce qui expliquerait le mouvement oscillant de notre désir de libéralisation. L'ouverture et la fermeture du Québec à l'Autre (à l'ennemi) dépend ainsi de notre prise de conscience de ces mythes fondateurs. C'est ce qu'entreprend de nous dévoiler cet auteur d'origine allemande, collaborateur au DEVOIR, dans ce remarquable et complexe essai.



Jean Hamelin et Jean Provencher, *Breve Histoire du Québec*, Boréal, 126 pages.

PUBLIÉ une première fois, il y a près de 15 ans, sous le titre *Le Canada français : son évolution historique*, ce petit livre a été rémanié pour tenir compte des acquis de l'historiographie contemporaine. Dans un langage clair et vivant, il retrace les grands événements de l'histoire du Québec. Ce survol rapide d'une histoire complexe permet d'embrasser d'un seul coup d'oeil l'évolution de la « belle province ».

ÉROTISME

Étiemble, *L'Érotisme et l'amour*, Arléa, 155 pages.

ÉTIEMBLE ne mâche pas ses mots dans ces textes des plus virulents et sensuels à la fois. Il dénonce la pornographie sous toutes ses formes; il attaque ses promoteurs et prône un sain retour à l'amour dans lequel l'érotisme retrouverait ses lettres de noblesse. Aucune pudibonderie dans cet appel, mais un simple désir de départager l'ivraie du bon grain.

ESSAI

Luce Irigaray, *Sexes et parentés*, les éditions de Minuit, coll. « Critique », 222 pages.

CES CONFÉRENCES (dont une a été prononcée à Montréal) font une suite logique à *L'Éthique de la différence sexuelle* qui tentait de cerner une définition d'une éthique possible entre les sexes. Cette dernière question est abordée, dans ce recueil, selon la double dimension des genres et de leurs généalogies. Une citation permet de comprendre toute la portée des concepts mis en question : « Qu'elles (les femmes) souhaitent une égalité de salaire ou de carrière peut se comprendre. Mais au nom de quoi ? Il leur sera facilement objecté qu'elles ne peuvent fournir un travail égal du fait qu'elles sont enceintes, doivent s'occuper des enfants, de la maison, etc. Cela ne représente pas une raison de sous-paiement. Mais le salaire et la reconnaissance sociale doivent être demandés au nom de l'identité et pas de l'égalité. Sans les femmes, plus de société. Elles doivent le faire entendre et réclamer, pour elles, une justice appropriée à leur identité et non quelques droits temporaires et annexes à la justice des hommes. »



BIOGRAPHIE

Dave Greber, *Paul Desmarais, un homme et son empire*, traduit de l'anglais par Normand Paement, les éditions de l'Homme, 347 pages.

IL FALLAIT bien un journaliste albertain pour percer la dure carapace de secrets dans laquelle se terre le pdg de Power Corporation. Le titre anglais de l'ouvrage (*Rising to Power*) rend bien compte de l'intention de l'auteur : relater la montée au pouvoir de cet homme qui a investi un seul dollar en 1951 pour se retrouver aujourd'hui à la tête d'un empire de plusieurs milliards de dollars.

MÉDIAS

Colette Beauchamp, *Le Silence des médias. Les Femmes, les hommes et l'information*, les éditions du Remue-Ménage, coll. « Itinéraires féministes », 281 pages.

JOURNALISTE depuis 25 ans, Colette Beauchamp veut lever le voile sur l'état lamentable de l'information transmise par les médias. Ce livre engagé dénonce



l'hégémonie masculine dans le domaine de l'information qui déforme le métier de journaliste. Le défi, pour les femmes, dans notre époque de communication : investir le pouvoir de l'information.

PAUVRETÉ

Bronislaw Geremek, *La Potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours*, traduit du polonais par Joanna Arnold-Morice, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 330 pages.

CE CONSEILLER de Lech Walesa, spécialiste de réputation mondiale des marginaux du Moyen Âge et de la Renaissance, trace le portrait des pauvres et des réactions contradictoires qu'ils suscitent depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours. Cette monumentale somme de savoirs remet en question nos propres comportements à l'égard des plus démunis.

ROMAN

John Hawkes, *Innocence in extremis*, Seuil, 120 pages.

FAISANT SUITE aux extravagantes *Aventures dans le commerce des peaux en Alaska*, ce récit raconte l'éducation sentimentale de l'oncle Jack lors d'un voyage de famille au château du grand-père, patriarche des Deauville, près de Chantilly. Jack (il n'avait que 12 ans) apprendra du grand-père toutes les joies que peuvent procurer les créatures de la terre...

Un almanach du roman policier et des crimes plus parfaits que d'autres

L'ANNÉE DU POLAR 87
Michel Lebrun
Paris, Ramsey, 1986, 351 pages

LE POLAR
Denis Fernandez Recatala
Paris, MA Éditions
coll. « Le monde de... »
1986, 187 pages

UNE ERREUR JUDICIAIRE
Anthony Berkeley
Paris, Les Champs-Élysées
coll. « Le Masque 1880 »
218 pages

LE DÉRAPAGE
Gilles Perrault
Paris, Mercure de France
coll. « Crime parfait », 185 pages

SALE TEMPS
J. van de Wetering
Paris, Rivage/Noir 30
1987, 312 pages

NE NOUS ÉNERVONS PAS
Chester Himes
Paris, Gallimard, Folio 1827
1987, 252 pages

L'ALLUMETTE FACILE
David Goodis
Paris, Gallimard, Folio 1826
1987, 244 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

PIERRE DESCHAMPS

MICHEL LEBRUN, « pape du polar » et grand collectionneur de romans policiers — au dernier recensement, il en possédait 21,624 — est devenu la mémoire de la littérature policière. Pour preuve, son huitième guide annuel du roman policier, *L'Année du polar 87*. Au sommaire : les 695 livres policiers publiés en langue française entre le 1er septembre 1985 et le 31 août 1986, les films policiers sortis sur le grand écran, la liste des collections policières et, oh merveille ! les noms et adresses de toutes les publications spécialisées s'intéressant au genre policier. Le tout complété par « l'almanach du crime » qui, cette année, met à l'honneur le type du savant fou dans la littérature policière.

Somme inestimable, cet ouvrage se veut également un indicateur de tendances, son auteur y allant de ses cotes d'appréciation, assorties de commentaires précis et judicieux sur chaque titre. *L'Année du polar 87* prend ainsi les allures d'un véritable

guide. Dorénavant, on devra dire « le Lebrun », comme il est de convenue de le faire pour « le Michelin » ou « le Gault-Millau », dans leurs domaines respectifs.

Le Polar, c'est un lexique de 158 entrées qui, de Abel à Westlake, en passant par Cain et Oedipe, a la prétention de livrer un panorama (complet ?) de la littérature policière. Le livre de Recatala sera utile (!) à qui-conque ignore tout de la littérature policière. Déplorons quelques gravissimes omissions : D. Henderson Clarke et Charles Williams, pour ne nommer qu'eux. Étonnons-nous de la présence d'un Lautréamont, par exemple. Évitions de trop insister sur la réduction du roman policier à l'émergence de la figure du Mal dans la Cité, ou sur son assimilation au combat qui s'y mène autour de celle du Père.

Dans un quartier bourgeois de Londres, quelques amis partagent la table de Lawrence Sanders. En hôte accompli, il relance la conversation avec cette question : « Quel est l'acte le plus utile que peut accomplir avant sa mort un homme condamné par son médecin ? » Mais, vous l'aurez deviné, c'est à lui-même que Sanders pose la question, son médecin ayant diagnostiqué une imminente et fatale rupture d'anévrisme cérébral.

La suite ne sera que délectation. Le lecteur savourera les tourments que s'impose Sanders avant que de succomber à la logique de l'action criminelle. Il prendra plaisir à le voir se défendre pour être accusé de la mort de l'actrice Jane Norwood. Il s'amusera du traitement que Sanders inflige à son bourreau. Il admirera sa discrétion afin de préserver la réputation d'une jeune fille. Une erreur judiciaire, d'Anthony Berkeley, est un récit tout en finesse qui plaira aux amoureux d'une Angletterrie pétrée de bonnes manières et peuplée de gentilshommes rompus aux exigences de l'étiquette.

Dans *Le Dérapage*, de Gilles Perrault, un jeune homme qui « aurait pu être un personnage de Musset, ou l'un des héros fragiles de Stendhal », est accusé d'un double parricide. La cour reconnaît toutefois son innocence. Aussitôt sa liberté retrouvée, il n'aura de cesse de confondre son avocat et de faire surgir en lui le

doute : Frédéric est-il ou non réellement coupable du meurtre de ses parents ? Commence alors une longue nuit de confidences, peuplée de mises à mort symboliques et d'actions vengeresses, entremêlée d'un récit d'assises à rebours et de ceux de deux amours juvéniles. Janus, cette nuit-là, méritait bien son nom de dieu des Portes, alors que s'ouvrent à toute volée les coeurs de Frédéric et de son avocat. (*Le Dérapage* a remporté le prix du Suspense 1987.)

Longtemps, les auteurs anglo-américains et français ont été les seuls à peupler de leurs cadavres l'univers blême du roman policier. Sous peine d'apartheid fictionnel. Mais voici que, depuis une quinzaine d'années, les choses bougent en cette contrée de la mort obligée. Les nations de la terre se mettent au policier. Au nombre de ces fossoyeurs venus d'ailleurs, il en est un qui a su rapidement creuser son trou au cimetière de l'imagination noire : le Hollandais Janwillem van de Wetering, VW pour les intimes. En moins de temps qu'il ne faut pour écrire son nom, ce peintre des basses oeuvres amstellodamoises s'est vu ouvrir les portes du Panthéon polaréen.

Pour preuve, l'auguste revue *Lire* (numéro juillet-août) qui, en sa rubrique « Bibliothèque idéale », l'a rangé au nombre des grands maîtres incontournables de la littérature policière. Pour *Le Cadavre japonais*, il est vrai.

Si ce n'était faire affront à Breton, Soupault, Crevel et consorts, le qualificatif de surréaliste s'écarterait on ne peut mieux à *Sale Temps*. Surprenant, éclatant, hors norme, ce récit d'une non-enquête met en scène tout un petit monde d'êtres marginaux et désabusés, policiers y compris. Il n'en pouvait être autrement, l'action se déroule à Amsterdam, cette métropole européenne de la contre-culture.

Le commissaire Jan voue, depuis les bancs de la maternelle, une haine tenace à Fernandus, cousin au second degré et trafiquant de drogue soupçonné des meurtres de trois hippies et d'un banquier. Pour sa part, le policier Gripjstra passe le plus clair de son temps à rechercher une teinte de vert qui, dans une de ses toiles, rendra l'exacte couleur des algues. Son comparse De Gier ne rêve qu'à la Nouvelle-Guinée et flotte le plus souvent dans un nuage hallucinogène. L'agent Cardozo veille pieusement sur sa vieille mère. Carl, un myopathe qui construit des animaux de ferraille, est l'ami en titre de Miss Antoinette, la secrétaire du commissaire qui n'a d'yeux que pour les infirmes, les faibles, les démunis. Toute cette collection de person-

nages ubuesques (pardon, Monsieur Jarry !) vaque paisiblement à ses petites affaires, alors qu'un grand coup de balai est donné pour débarrasser la police de la ville de ses éléments les plus corrompus. Cette obscure tâche de nettoyage demeurera toujours au second plan; seule compte la vindicte de Jan pour Fernandus qu'une imparable leucémie soustraira aux griffes de la Justice.

En somme, *Sale Temps* est à mille lieues d'être un récit ringard, banal, conventionnel. Avant-garde, en quelque sorte, de cette frange de la littérature policière qui dépeint l'apocalypse urbaine de cette fin de siècle.

Comment donc ne pas accoler sous le patronyme de VW le label *magistral*, rejoignant en cela un solide carré de fidèles qui font passer pour plouc, attardé, martien, quiconque ne vibre pas au seul prononcé de son nom, ne frôle pas l'extase à la seule vue d'un de ses ouvrages, n'est pas pénétré de la grâce dès la première phrase lue.

On comprendra, dès lors, la gêne de l'auteur de ces lignes, lui qui n'a pas succombé au charme de ce récit de l'absurde, honteux d'être résolument insensible aux couplets amers de cet étrange credo. L'ennui avec le vague à l'âme, c'est que, pour être communicatif, il faut une âme. Ce qui fait cruellement défaut aux personnages de VM.

Brièvement cette fois, soulignons l'entrée en collection « Folio » de deux titres du roman noir-noir-américain. Oeuvre mineure de Chester Himes, *Ne nous énermons pas* contribuera davantage à ancrer dans les esprits une vision folklorique et vaudevillesque de Harlem. Appréciations au passage le personnage de Gueule-Rose, un Noir albinos associant la loufoquerie et la naïveté à la méchanceté puérile. Dommage que l'homme noir américain représenté par Himes souffre d'être encore le petit-fils de l'Oncle Tom.

Avec *L'allumette facile*, David Goodis fait pénétrer le lecteur dans un monde où Prométhée dispute à Oedipe le sort d'Andrew. Lequel évitera les flammes de la géhenne grâce à sa prise en charge par Leila. « Au train où vont les choses, lui déclare à la toute fin cette dernière, tu vas dégoter rapidement un boulot régulier, tu vas prendre une piaule quelque part et te fringuer un peu correctement. »

Ancêtre de la « beat generation », Goodis se livre ici à un amusant numéro de thérapie freudienne « flyée », alors que l'amour semble vouloir triompher des forces du mal. Une rareté chez Goodis, porté d'habitude au naufrage.

Le président du Reader's Digest entre à l'Académie

PARIS (AFP) — Le président du conseil d'administration et directeur général du *Reader's Digest*, George V. Grune, a été reçu, mercredi, à l'Académie des Beaux-Arts de France où il a été élu correspondant étranger au fauteuil de Maurice Coutol.

M. Grune devait, à cette occasion, annoncer un nouveau projet de mécénat de sa société désigné sous le nom de « programme du *Reader's Digest* pour l'accueil d'artistes américains à Giverny », a indiqué l'Académie des Beaux-Arts.

Ce programme permettra à de jeunes peintres de séjourner six mois dans la petite ville de la région parisienne où Claude Monet avait sa maison et ses célèbres jardins, devenus aujourd'hui un musée.

La *College Art Association of America* est chargée de sélectionner les candidatures. Les premiers lauréats arriveront à Giverny en avril 1988.



LA FONDATION DU QUÉBEC DES MALADIES DU CŒUR

23 jeunes auteurs prennent la parole au Manitoba

Un baluchon d'aventures

ISBN 0-920944-70-1
9,95\$

Dans une province où l'on rêve de vivre en français mais où l'on doit respirer en anglais... quel défi majeur et quelle réussite!

(Pierre Mathieu)

Les auteurs : Alan Fradet, Steve Fitzgibbon, Gisele DesAutels, Alan Laurence, Julie Pelletier, Pascal Légaré, Paulette Vieillard, Claude Guylaine Labossière, Florence McCarthy, Pauline Roy, Monique Gauthier, Heather Bruce, Cathleen Wolensky, Suzanne Fola, Rosalie Lizee, Mary Mugal, Louis-Joseph Patricia M. Vandal, Ginevra Legault, Paule Buors, Réginald Leclerc, Patricia Danglechuk, Jeff Strafford

LES ÉDITIONS DES PLAINES
C.P. 123, Saint-Basile-le-Grand, Manitoba, R4H 1M4

FOIRE DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL

Un choix inouï de livres sur tous les sujets et pour toutes les bourses.

Et de superbes gravures et cartes anciennes

Le Centre Sheraton Montréal
1201, ouest Dorchester

Samedi 31 oct. de 12 à 20 heures
Dimanche 1 novembre de 11 à 17 heures



LE PETIT DEVOIR

LE C A N I E R D E S 6-12

dimanche lundi mardi mercredi jeudi vendredi samedi

tous les mercredis

LE PLAISIR des
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

livres

Ni Duras ni Sagan... mais une histoire qui leur ressemble

COLETTE STERN
Georges Conchon
Paris, Gallimard, 1987, 219 pages

LE FEUILLETON

LISETTE MORIN

« ON TROUVE bien plus de réalités dans de bons romans que partout ailleurs. » Celle qui le dit s'appelle Colette Stern et n'écrit pas de romans. Elle se contente d'en lire et, au moment où la rencontre Georges Hémon, comédien de cinéma, elle termine, dans le train qui la ramène de Vichy à Paris, *Un homme au singulier*, de Christopher Isherwood.

Si Pierre de Boisdeffre, qui lit aussi beaucoup de romans, ouvre cet automne le tout dernier de Georges Conchon, il ne pourra plus écrire — dans une édition « revue et corrigée » de son *Histoire vivante de la littérature* — ce que lui inspirèrent les premiers romans de l'auteur de *Colette Stern* : « À défaut de légèreté, il montrait de l'application, de la clarté, de la vocation, du réalisme... »

Une rencontre fortuite, qui se transforme en une passion étonnamment dévorante, cela n'a rien de bien

nouveau dans un univers romanesque. Ce qui l'est davantage, c'est que la dame a 62 ans bien sonnées, et que le monsieur du train n'en a pas 40. Et que celui qui raconte, qui a d'ailleurs le même âge que son personnage féminin, a choisi de les « installer » dans un climat léger, cossu, où l'on roule en Saab, où l'on se fait précéder, chez la dame de ses pensées, par des brassées de roses. Bref, on est entre grands bourgeois, à la campagne comme à la ville : on dîne à La Coupole où chacun et chacune a sa cour d'admirateurs, l'acteur célèbre comme la riche veuve de Stern; on voyage en « club » sélect, même dans les îles anglo-normandes.

« Cela se passait à Clermont-Ferrand, sa ville natale », écrit Georges Conchon en nous présentant... l'autre Georges. Par un temps d'hiver où « une lumière de fin de mars repartie à la neige verdissait les visages ». Hémon, dont le patronyme exact est Grandraymond, y vient assister sa mère, qu'on a amputée d'une jambe et qui se meurt, l'artérite ne laissant guère d'espoir de guérison. Quant à Stern — puisque chacun doit ainsi l'appeler, même dans l'intimité, elle a visité ses neveux, à Vichy, où ils attendent un heureux événement. Ces

deux-là, qui n'étaient pas faits pour se rencontrer, encore moins pour s'aimer, vivront, pendant de brèves semaines, une relation que l'on pourrait qualifier... d'idéale, le temps que leur accorde le romancier leur évitant l'usure de leur grand sentiment ou la désillusion.

Conchon est peut-être et même sûrement mieux connu de ce côté de l'Atlantique comme scénariste. Même son prix Goncourt, en 1964, *L'État sauvage*, devait devenir un film. Mais on n'oublie plus des réussites comme *Sept morts sur ordonnance*, *Le Sucre* et, avec la grande, elle aussi inoubliable, Simone Signoret, *Judith Therpauve*.

Mais toute brutalité, cette sorte d'efficacité cruelle qui marquait ses scénarii, est exclue de *Colette Stern*. Ce monde est frivole, charmant, cultivé qui entoure la toujours belle Stern, aux longues jambes, à la poitrine menue, souvent moulée étroitement de jersey noir. Hémon, qui a choisi de faire retraite dans l'une de ces banlieues nouvelles (du type de Cergy-Pontoise où Rohmer vient de situer *L'Ami de mon amie*), guérit tout ensemble son *break-down* et le chagrin que lui cause la mort prochaine de sa mère... en s'écroulant dans des stères et des stères, qui lui

font des mains calleuses de bûche-ron.

Quant à Colette Stern, elle vit dans le souvenir, pas toujours agréable, d'un mari que tous ceux qui l'ont connu continuent d'admirer. Ce n'est pas un violoniste, comme Isaac... ni même un pianiste comme le croit quelque temps Georges Hémon. On apprendra, en même temps que lui, vers la fin du roman, qu'il s'agissait d'un joueur. Son génie était dans les cartes. « C'est un faiseur que vénérait la secte », se dit, désabusé, l'amoureux de Colette Stern. « Manier les brèmes comme un dieu, à cela se limitait sa "divinité"... »

Le dernier roman de Conchon est — sans doute l'a-t-il voulu ainsi — d'une considérable légèreté. « La frivolité », écrit un jour Alain, est un état violent... Douce violence, en tout cas, que celle qui fait se rapprocher et se « reconnaître », en dépit de l'écart d'âge, cette femme intelligente, ironique, qui ne s'attendrit jamais sur sa soixantaine si bien assumée, et le comédien qui revient à son métier, au moment où le quitte celle qui l'a guéri en l'aimant, ou mieux : qui l'a aimé quelque temps pour le guérir. « Il la chercha partout, où il croyait pouvoir la trouver. Il ne la trouva pas », écrit — c'est la



Photo S. Salgado/Magnum
GEORGES CONCHON.

dernière ligne du roman — Georges Conchon. On croirait lire, comme au cinéma qu'il a longtemps et si bien pratiqué, le mot « fin ».

De la drogue, de la passion de l'absolu et de l'amour dont toujours tout reste à dire

LES GRANDS DÉSORDRES
Marie Cardinal
Paris, Grasset, 1987, 290 pages

LETTRES FRANÇAISES

JEAN-ROCH BOIVIN

JE NE SAIS plus quel écrivain a dit qu'il avait toujours l'impression d'écrire le même livre et qu'à chaque fois qu'il en terminait un, il avait le sentiment que ce serait seulement dans le prochain qu'il arriverait à l'indicible qu'il voulait dire autrement. Une fois terminée la lecture des *Grands Désordres*, je me rends compte que Marie Cardinal pousse encore plus loin son exploration des profondeurs abyssales du rapport à la Mère. Même dans *La Médée d'Euripide*, où elle se met au service d'un classique, c'est de cela qu'il s'agit. A priori, ce n'était pas évident dans *Les Grands Désordres*, où l'auteur arrive à s'effacer complètement par un habile découpage de la construction romanesque. Où le sujet évident, c'est la drogue la plus dure : l'héroïne. Or la véritable héroïne, c'est Elsa, psychologue dans la quaran-

taine avancée, dont les travaux connaissent une certaine notoriété jusqu'à l'étranger, qui découvre que Laure, sa fille unique, est tombée sous l'empire de la seringue, du « shooter », comme ils disent à Paris.

Cela, elle l'apprend de la manière forte. En rentrant de vacances, elle trouve son appartement dans un désordre écoeurant : vomissures, sang coagulé, nourriture séchée, odeur putride, vêtements pêle-mêle. Pendant trois jours, elle nettoie, attend et commence à comprendre qu'elle a tout à apprendre. Et l'on se met à admirer cette femme, sa foi en la connaissance qui doit venir à bout de tout. Elle se documente et comprend vite que ses chances de succès sont infimes. Mais sa décision est irrévocable : elle fera tout pour sauver sa fille, sachant bien qu'elle ne pourra compter sur personne, ni même sur ses compétences de psychologue. Ses travaux, sa pratique se sont attachés aux enfants en difficulté. « Elsa a aidé beaucoup d'enfants comme ça : en entrant dans leur désordre... Mais elle y entrerait le temps des séances dans son cabinet ou au dispensaire, et puis dans le calme de son bureau pendant qu'elle étudiait les renseignements fournis par chaque patient. Tandis que là,



PHOTO JACQUES GRENIER

MARIE CARDINAL.

pour aider sa fille, elle va entrer 24 heures sur 24 dans le désordre de Laure. Ce désordre deviendra son ordre. Ce sera son occupation à plein temps... C'est son plan.

Pendant une centaine de pages, je lisais avec une passion de circonstance ce qui semblait se présenter comme une étude de cas. Les drogués parlent de drogue, exclusivement. Leur conversation est laborieuse et insipide forcément. Il fallait découvrir l'horreur d'Elsa. C'est par le biais d'un nègre, écrivain-fantôme (« ghost-writer », disent les Américains), payé par Elsa pour écrire l'histoire de sa terrible confronta-

tion, que nous arriverons à la connaître. C'est à lui qu'elle relate ces trois ans de lutte à finir avec la drogue.

Elle est entrée, « en même temps que dans l'errance géographique, dans une vertigineuse errance intellectuelle. Désormais [...] son intelligence ne servira pas à grand-chose, elle ne saura plus communiquer avec les autres ». Nous assistons donc à ces rencontres entre Elsa et son nègre où elle lui raconte en phrases hachurées, haletantes, sa plongée dans l'envers du monde. Avec lui, nous sentons grandir notre admiration pour cette femme qui a le courage de son amour. Elle coupe donc tous les ponts et s'enfuit avec Laure, chaque fois que le manque se fait sentir. Fuites vaines, rechutes nombreuses. La drogue est partout. Elsa, dont toute la vie intellectuelle a été mise au service de l'ordre et engendré par la connaissance, connaît la destruction totale. Elle découvre qu'elle portait au fond d'elle-même le sentiment inconscient qu'une punition lui était réservée. « Comme si tout était préparé depuis toujours pour cet enfer. »

Vient alors le moment où son nègre (qui n'a pas d'autre nom) veut la pousser plus loin que l'anecdote, connaître la fin de l'histoire de Laure, et surtout le fond. Mais Elsa entre dans une phase de retrait. Elle le reçoit encore, mais ne lui parle plus. Bientôt, elle ne quitte plus son lit, réduite à néant. Il continue de lui apporter de petits cadeaux, espérant qu'elle se ressaisisse, constatant progressivement qu'il s'est attaché à son histoire, mais à elle aussi. En désespoir de cause, il laissera près d'elle un magnétophone. Petit à petit, Elsa re-

prendra la parole pour sortir de l'abîme, racontant son enfance heureuse, ce mari mort jeune dont elle gardera l'amour intact comme une mystique, la quête du savoir qui a rempli sa vie. On trouve là parmi les plus belles pages du roman. L'écriture de Marie Cardinal est riche, sensuelle, texturée et directe. Chair, sang et âme. La phrase est simple, courte. Les images sont fortes, mais le style reste réaliste, le romanesque demeurant cantonné dans la construction du récit à plusieurs registres.

S'y glisse le portrait d'un personnage étrange : le professeur Grefier, spécialiste en thermodynamique, pour qui Elsa a travaillé comme secrétaire pendant de nombreuses années. C'est un être assez répugnant, passionné par sa seule science et doté d'un instrument sexuel remarquable. Instrument dont Elsa se servira pour explorer la sexualité dépourvue de sentiment. Dans ses travaux, elle nourrit sa propre recherche de psychologue et découvre que la loi de l'entropie peut s'appliquer à la machine humaine. Elle ne savait pas, à ce moment-là, que de cette connaissance abstraite du désordre inévitable, elle allait faire l'expérience tragique au contact de l'héroïne, « la poudre du désordre absolu, l'injection d'entropie pure ».

C'est un roman bouleversant, profondément émouvant, dont le côté savant est soigneusement tenu en équilibre, et qui se révèle, en bout de ligne, une histoire d'amour. De cet amour dont tout toujours reste à dire. « Finalement, l'amour tout simple est beaucoup plus difficile à vivre que la passion, que l'absolu... »

De Sarraute et de Gide

NOTES DE LECTURE

JEAN ROYER

NATHALIE SARRAUTE
Simone Benmussa
Lyon, La Manufacture
coll. « Qui suis-je ? », 1987

« JE ME SENS intérieurement tout et personne », dit Nathalie Sarraute à Simone Benmussa au cours des conversations qui composent l'essentiel de ce petit livre passionnant. On y trouve aussi un texte inédit de l'écrivain : « Le langage dans l'art du roman » ainsi qu'une bibliographie et quelques photos.

ANDRÉ GIDE
Éric Marty
Lyon, La Manufacture
coll. « Qui suis-je ? », 1987

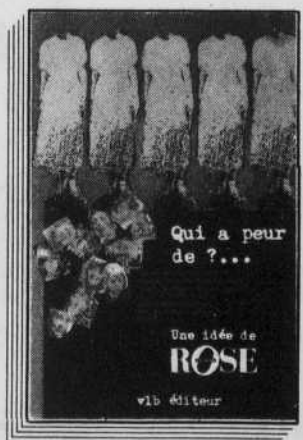
DANS SON ESSAI, l'auteur cherche à décrire la mythologie d'André Gide. Avec succès. L'ouvrage se compose de passionnantes entretiens de Gide avec Jean Amrouche. Suivent la biographie et la bibliographie de l'oeuvre. Un livre essentiel pour aborder André Gide.

Nouveauté vlb

Une idée de *La Vie en rose*

Qui a peur de?...

Quinze nouvelles, écrites par autant de femmes. Le prétexte? Imaginer une rencontre entre ces femmes et leurs écrivaines préférées, ou mieux, faire de ces dernières le personnage central d'une histoire qui serait, elle, écrite dans le style de l'auteure choisie. Par Anne-Marie Alonzo, Aude, Louise Anne Bouchard, Anne Dandurand, Carole David, Claire Dé, Carole Fréchette, Lise Gauvin, Micheline LaFrance, Monique Larouche-Thibault, Hélène LeBeau, Hélène Pedneault, Hélène Rioux, Céline Trahan et Élisée Turcotte.



vlb éditeur

la petite maison de la grande littérature

AUX ÉDITIONS
LIBRE
EXPRESSION

Fernand
SEGUIN

La
bombe
et
l'orchidée

Entre la bombe et l'orchidée, je choisirai la fleur, et si l'on m'accorde un choix supplémentaire, je prendrai le parti de l'homme.

LA BOMBE ET L'ORCHIDÉE
de Fernand Seguin
16,95\$

En vente dans toutes les librairies.

Nouveautés

Jack Kerouac

Pic

Un roman de Kerouac à découvrir



Jack Kerouac

160 pages, 14,95 \$

Un portrait saisissant du milieu noir des années quarante, ses odeurs, ses couleurs, ses personnages truculents. La langue des Noirs est magistralement rendue par cette traduction signée Daniel Poliquin.

Daniel Poliquin

Nouvelles de la Capitale

Neuf nouvelles à savourer allègrement



144 pages, 14,95 \$

Dans un langage parlé, simple, teinté d'émotions familiales, Daniel Poliquin évoque des souvenirs de jeunesse, des anecdotes amusées ou amères sur des personnages aussi différents qu'intrigants.

Gisèle Villeneuve

Rumeurs de la Haute Maison

Un roman original et exotique



320 pages, 18,95 \$

L'exotisme du sujet, les retournements de situations, la cohabitation de cultures opposées, l'incessante rêverie sur des parents absents, les caractères attachants rendent cette véritable odyssée inoubliable.



QUÉBEC/AMÉRIQUE

20 ans
Par le chemin
de la lecture

le Parchemin

LIBRAIRE AGRÉÉE

Mezzanine, station Berri-de-Montigny
845-5243 Montréal, Québec H2L 2C9

Cette semaine
Rég. 8,95 \$
Notre prix: 6,70 \$



LES LIVRES DU QUOTIDIEN

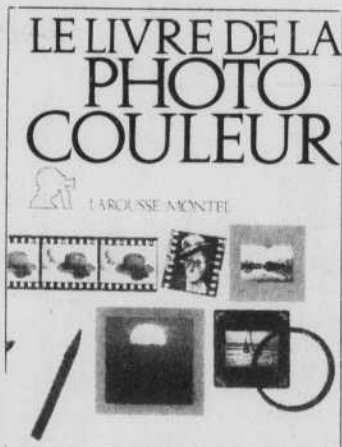
MARC CHAPLEAU

Jean-Claude Paquet, *Le Pontage coronarien et l'angioplastie coronarienne*, éditions de l'Homme, coll. « Mieux connaître une intervention chirurgicale », 78 pages.

UN TRÈS BON ouvrage de vulgarisation, sur les tenants et aboutissants d'une intervention. *Dialyse et greffe du rein*, *Chirurgie vasculaire* et *Ablation du sein* figurent parmi les autres titres parus dans la collection. Les renseignements sur l'après-intervention — la convalescence, le régime alimentaire, la vie sexuelle — seront bienvenus si, d'aventure, l'un ou l'autre de ces impérables nous tombe dessus.

Paul-Émile Marchand, *La Loi et vos droits*, éditions de l'Homme, 549 pages.

« NUL n'est censé ignorer la loi. » L'auteur de ce guide juridique, avocat de longue date, ne pouvait trouver meilleur commencement. Il y traite, notamment, de droits de succession, de divorce, de faillite et, ah les coquins ! de frais d'avocat... Un bouquin instructif et facile à consulter. De nombreux exemples viennent pallier la sécheresse des textes de loi. Seul petit reproche : le glossaire de la fin contient trop peu de termes. Surtout que, dans ce domaine, on joue souvent sur les mots...



En collaboration, *Atlas alphabétique : les États du monde*, Larousse, 304 pages.

PUBLIÉ en 1986, cet excellent atlas répertorie tous les États — même le Vatican et ses quelque 750 habitants — et les continents. Des cartes et de nombreux tableaux appuient les textes bien fouillés et divisés pour chaque État en rubriques : « Le pays », « Les institutions », « Les hommes » (qu'il aurait peut-être mieux valu intituler « La population ») et « L'économie ». Initiative louable, la cinquantaine de tableaux portant sur les statistiques internationales qu'on retrouve en fin d'ouvrage.

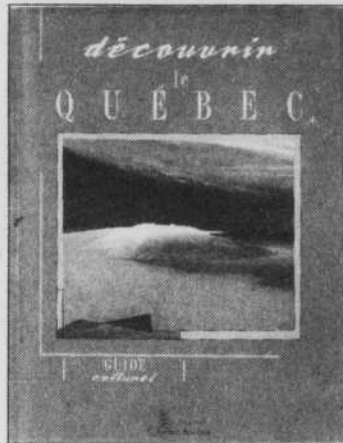
Micheline Brault-Dubuc et Liliane Caron-Lahaie, *Le Compte-calories*, éditions de l'Homme, 113 pages.

LES AUTEURS, toutes deux diététiciennes, font autorité dans le domaine de la nutrition au Québec. Livrant en quelque sorte la marchandise, elles nous proposent bien plus qu'une autre de ces innombrables « tables » de calories. Le premier chapitre aborde le thème de l'énergie alimentaire, et passe notamment en revue les différents groupes d'aliments. En prime, deux chapitres distincts traitent du fer et du calcium. Dommage que le titre ne rende pas vraiment justice à la qualité du travail.

En collaboration, *Mon automobile, sa mécanique et son entretien*, éditions de l'Homme, coll. Marie-Victorin et ministère de l'Éducation, 94 pages.

DIVISÉ en 10 grandes leçons, ce mini-guide entend nous permettre de faire nous-mêmes les vérifications de routine de nos automobiles, en plus de nous donner un peu plus d'aplomb quand vient le temps de composer avec le vocabulaire sibyllin des garagistes. Les conseils du CAA sont bien là, au détour de chaque chapitre, mais la berline V-8 à \$10,000 de la page 8 n'a vraisemblablement plus cours... Préférable de se procurer en même temps les quatre

fascicules du vocabulaire de l'automobile publiés par l'Office de la langue française.



En collaboration, *Découvrir le Québec — Guide culturel*, les Publications Québec françaises, 97 pages grand format.

UN OUVRAGE hybride, mi-magazine (deux pages de publicité à la toute fin) et mi-album de luxe. Plus de 25 articles, certains signés par des auteurs connus (l'historien Michel Brunet, le père Fernand Harvey) et beaucoup de photos, le tout mis en pages soigneusement, avec raffinement. Du tourisme à l'éducation, en passant par la technologie, la chanson, le roman et l'immigration, les auteurs nous dépeignent, en tant que Québécois, avec force détails, dans une langue plutôt bien sentie.

Adrian Bailey et Adrian Holloway, *Le Livre de la photo couleur*, Larousse/Montel, 213 pages grand format.

QUALITÉ d'impression remarquable, comme souvent avec ces albums imprimés aux Pays-Bas. Plus de 700 illustrations. Couleurs éclatantes. Intéressant chapitre d'entrée sur l'histoire de la recherche de la couleur; même qu'y est reproduite l'une des toutes premières, prise vers 1870. Tout pour tirer au maximum parti de la photo couleur. Et, pour consacrer le rapport qualité/prix, un glossaire de plus de 300 mots à la fin.

Sylvie Sauriol, *Ces femmes qui ont réussi : leur vie, leurs rêves, la clé de leur succès*, Libre Expression, 219 pages.

« LE SECRET des relations publiques est de se faire des amis parmi les journalistes, de savoir se servir d'eux. » L'édifiant propos est d'Helena Rubinstein, l'une des femmes d'affaires dont le portrait est broché dans cet ouvrage. Estée Lauder, Jane Fonda, Coco Chanel, Agatha Christie, Martina Navratilova, Hélène Lazareff et Régine sont également données en exemple aux femmes — et aux hommes ? — pour qui réussite financière est synonyme d'épanouissement total. Intéressant, témoin d'une mode.

La Sainte-Victoire de Cézanne peinte avec des mots d'amour

SUR LES CHEMINS DE SAINTE-VICTOIRE
Jacqueline de Romilly
Paris, Julliard, 1987, 190 pages

MARIE LAURIER

EXPRIMER sa passion pour un être humain, un art, voire un métier, est chose relativement facile. On n'a qu'à utiliser tous les superlatifs ou résumer sa pensée en disant péremptoirement que c'est la femme la plus extraordinaire, le métier le plus beau du monde, le Rembrandt, le Mozart ou le Fellini qui séduit le plus notre sensibilité, et *tutti quanti*. Peu importe que la passion soit fugace, elle sait nous envahir sporadiquement, intensément, fougueusement. Oui, cela est bien agréable d'être « passionné ».

Mais, quand il s'agit d'exprimer son amour, cela devient un peu plus compliqué. Ce sentiment est malaisé, il nécessite plus de mots, de nuances, d'observation, de patience aussi. On ne peut se contenter de dire, par exemple : j'aime ceci ou cela, cet homme ou cette femme. Il faut expliquer pourquoi, comment cette relation d'amour s'est établie et résiste au temps inexorable.

Ce préambule un peu longuet et maladroit m'était nécessaire avant de vous confier tout simplement la beauté, la magie, la délicatesse avec lesquelles Jacqueline de Romilly décrit l'amour qu'elle éprouve depuis 50 ans pour... une montagne, et pourquoi j'en suis tombée amoureuse, moi aussi. Pas n'importe laquelle montagne, cependant : celle de Sainte-Victoire, la « fierté des Aixois ». Et elle est en bonne compagnie : Cézanne, Renoir ainsi que de nombreux artistes l'ont photographiée, peinte, dessinée, preuve de « l'extraordinaire attrait qu'elle exerce continuellement », rappelle l'auteur en nous offrant, à la fin de son livre, quelques-unes de ces illustrations.

Jacqueline de Romilly, elle, a choisi de parler de son amour pour sa montagne favorite avec des mots enfermés dans un style et une langue superbes que les professeurs de français auraient intérêt à retenir pour des dictées à leurs étudiants (on dit que cet exercice redonne à la mode, bravo ! car cette spécialiste des auteurs de la Grèce antique est aussi une pédagogue qui s'inquiète de la détérioration de la langue, elle qui publiait chez Julliard en 1985 un livre sous le titre *L'Enseignement en détresse*).

Titanic

GENÈVE (AFP) — L'extraordinaire découverte de l'épave du Titanic par 4,000 m de fond, 73 ans après son naufrage dans l'Atlantique-Nord, est racontée dans un livre du Pr Robert Ballard qui localisa pour la première fois les vestiges du fabuleux vaisseau.

En présentant récemment l'édition française de son ouvrage publié par Madison Press (avec les éditions Glénat en France), l'explorateur américain a exprimé le souhait que l'épave du paquebot demeure un sanctuaire à la mémoire des 1,500 passagers engloutis avec lui dans la nuit du 14 avril 1912.

Tout comme les peintres impressionnistes ont immortalisé la Sainte-Victoire, c'est avec une approche impressionniste que Mme de Romilly nous la décrit dans tout ce qu'elle offre de splendeurs, de changements et de surprises, elle qui la connaît dans ses derniers retranchements. Elle va jusqu'à la comparer à « un être vivant dont on consulte les humeurs et dont on admire sans fin les changements de visage. Il y a des heures où elle se vêt d'un gris très clair, mais net et bien tranché sur le ciel avec ses ombres et ses creux... ».

Pour réussir à nous faire partager un tel envoiement pour des paysages, nous faire découvrir des collines qu'elle aime depuis toujours, en la suivant dans la petite route du Tholonet ou plutôt celle de Cézanne où il « venait en voiture à cheval, peindre la montagne depuis Châteauneuf » il faut un talent d'écrivain que Jacqueline de Romilly maîtrise remarquablement.

Avec l'auteur, le lecteur gravit la célèbre Sainte-Victoire, depuis le versant qu'elle préfère avec Cézanne, celui de l'ouest, à Châteauneuf, laissant à d'autres la vue du nord, depuis Vauvenargues, qui offre « un long pan incliné que le vert des pins couvre jusque très haut ». Au fur et à mesure que nous l'accompagnons dans l'escalade en écoutant une conversation parsemée de réflexions puisées dans sa vaste culture helléniste, Mme de Romilly nous en fait découvrir toutes les beautés,



La route vers Sainte-Victoire. La stèle, à gauche, indique l'endroit où Cézanne peignit ce paysage.

toute la magie. Avec elle, nous respirons les fleurs sans nous attarder à leur nom mais plutôt à leurs parfums, leurs couleurs, leur sauvagerie. Ce chapitre sur les fleurs des collines est un petit bijou de littérature, comme le sont aussi les pages consacrées aux montées de la carrière et du refuge, à l'aller-retour d'une promenade dans la montagne.

Vous comprendrez que j'ai adoré

ce livre, que j'ai acheté aussitôt après avoir entendu Mme de Romilly en parler à l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot cet été, pour m'empresser ensuite de le lire au nom de tous les amoureux des montagnes, ne serait-ce que pour me pénétrer de cette phrase sublime : « Il n'y a que la permanence de la beauté et son renouvellement qui chaque fois me surprennent. »

Les grands athlètes

Maurice Richard et Jacques Plante figurent dans ce panthéon (surtout) américain

101 GREATEST ATHLETES OF THE CENTURY
Will Grimsley
The Associated Press
1987, 320 pages

FRANÇOIS LEMENU
(collaboration spéciale)

DURANT un demi-siècle, Will Grimsley a rendu compte des plus importants événements sportifs et des plus grands exploits. Sa longue carrière l'a conduit sur tous les continents et sa plume lui a valu à quatre reprises le prix du meilleur journaliste de sport remis annuellement par la *National Sportscasters and Sportswriters Association*. Il était tout naturel que l'agence de presse américaine *Associated Press* confie alors à l'un de ses plus prestigieux collaborateurs le mandat de présenter les 101 plus grands athlètes du siècle.

Choix difficile, voire impossible car la légende a tendance à grossir les exploits des uns, et le temps à diminuer ceux des autres. Et comment peut-on objectivement comparer des athlètes de disciplines diverses ayant foulé les pelouses des stades à des époques différentes ?

Qu'à cela ne tienne, Grimsley s'est mis à la tâche, drapé, il est vrai, dans le *Stars and Stripes*. Car si le sport est universel, les meilleurs athlètes

101 GREATEST ATHLETES OF THE CENTURY

THE BEHIND-THE-SCENES STORIES OF THE SPORTS SUPERSTARS OF THE 1900s

ILLUSTRATED WITH MORE THAN 300 PHOTOGRAPHS

by WILL GRIMSLEY and The Associated Press Sports Staff



de la planète seraient américains... Des 101 athlètes choisis par Grimsley, 81 sont originaires des États-Unis. Dans ce raz de marée, le Canada s'est quand même rappelé au bon souvenir de l'auteur avec sept représentants, tous hockeyeurs, dont Maurice Richard et Jacques Plante. Dix femmes ont, par ailleurs, été retenues, dont six du monde tennistique.

Les inconditionnels des Stenmark, Moser-Proell, Merckx, Tretiak, Platini et autres Viren, pour n'en nommer que quelques-uns, devront con-

sulter une édition européenne pour renouer avec l'élite internationale.

Mais, que l'on soit d'accord ou pas (surtout pas) avec les choix de Grimsley, l'intérêt du livre demeure dans la façon avec laquelle il nous fait découvrir ces hommes et ces femmes qui se cachent derrière l'athlète. C'est, en effet, avec un rare talent et un métier sûr que Grimsley nous entraîne au-delà du simple fait sportif pour nous faire découvrir les qualités humaines qui ont animé ces champions.

Les nombreuses photographies, d'hier et d'aujourd'hui, nous font également apprécier l'évolution du sport à travers les ans. Ainsi, un cliché des années 50 montre cinq joueurs de basketball sous le panier; ce sont quatre Blancs et un Noir. Une photo des années 80 montre une scène identique mais, cette fois, la proportion a changé : il y a un Blanc et quatre Noirs.

SANTE SECURITE
EN TÊTE



DU 19 AU 24 OCTOBRE 1987

LE PLAISIR des livres
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

du 14 novembre
prochain sera
consacré

au

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

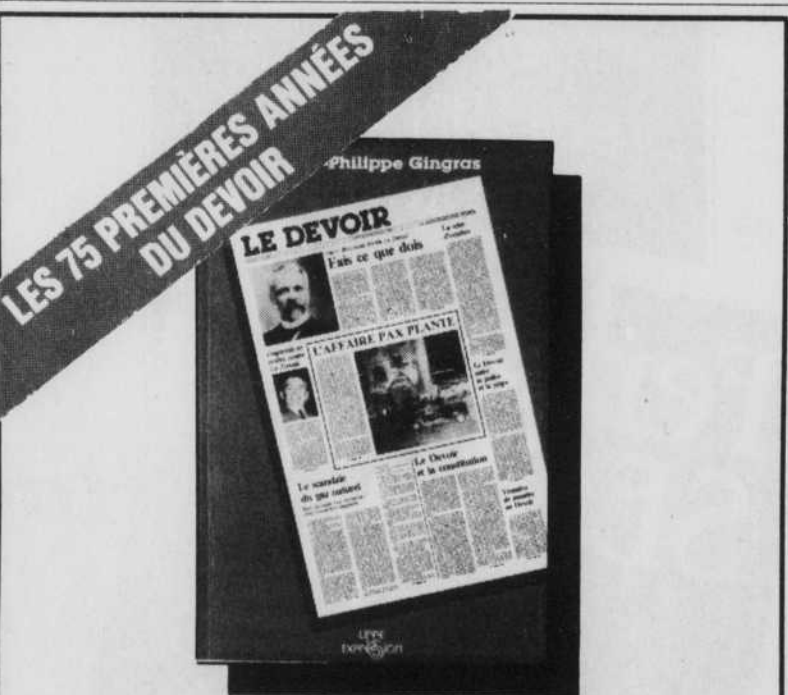
10^e
ANNIVERSAIRE

et à tous ses participants

Date de tombée:
6 novembre 1987

Réservations publicitaires
Jacqueline Avril: (514) 842-9645

Fait
LE DEVOIR
pour
le croire!



«LE DEVOIR»
de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75^{ième} anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans.
211, St-Sacrement,
Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre «LE DEVOIR»
J'inclus 19,95\$ par exemplaire;
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM:.....
ADRESSE:.....
PROVINCE:.....
CODE POSTAL:.....
MODE DE PAIEMENT:
☐ Chèque ☐ American Express
☐ Master Card ☐ Visa
No. de carte de crédit:.....
Expiration:.....

Les bons coups de l'urbanisme contemporain

Et des applications à la problématique montréalaise

AMÉNAGER L'URBAIN
De Montréal à San Francisco : politiques et design urbains sous la direction d'Annick Germain et de Jean-Claude Marsan. Montréal : Éditions du Méridien, 1987.

JEAN-PAUL GUAY

LE CHOIX de textes réunis par Annick Germain et Jean-Claude Marsan puise dans le contenu des séries de conférences sur l'aménagement urbain présentées l'automne dernier et l'automne précédent, à la Bibliothèque nationale de la rue Saint-Denis, à l'initiative de la faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal et grâce à la générosité de l'Hydro-Québec.

Cet ouvrage fait suite à celui de François Rémy et Brian Merrett sur les *Demeures bourgeoises de Montréal*, chez un éditeur montréalais dont l'ambition est de publier une importante série d'ouvrages savants sur l'architecture et l'urbanisme. Celui qu'il lançait récemment s'adresse, en premier lieu, au public des conférences, mais aussi à une large audience de professionnels et d'amateurs, qui sauront apprécier à la fois la qualité des textes, celle de l'illustration et la pertinence du propos.

Le titre est en partie trompeur. C'est de Bruxelles à San Francisco, en passant par Strasbourg, Arles et Montpellier, Rome et Barcelone, Boston et Pittsburgh, qu'il aurait fallu titrer pour coller aux références urbaines des expériences ou des recherches dont les auteurs nous font

part.

Montréal y figure aussi en bonne place, grâce à l'introduction de Jean-Claude Marsan, qui tire les leçons des textes retenus et leur trouve des applications à la problématique de l'urbanisme montréalais le plus actuel.

Les trois textes qui suivent l'introduction nous parlent de la politique d'urbanisme de trois grandes villes comparables à Montréal. Chacune a voulu, à sa façon, que la somme des interventions d'aménagement concoure à l'amélioration concrète du cadre urbain dont elles ont hérité. San Francisco s'y est pris par une réglementation qui peut paraître tatillonne, mais dont l'avantage est de fonder solidement l'autorité des services compétents.

Toronto présente la vision équilibrée d'un processus de *design* qui soumet la conception du bâti à des directives de cohérence avec le contexte urbain, tout en profitant habilement des occasions d'apporter des correctifs ponctuels à la configuration de l'espace public. Barcelone, enfin, propose le modèle vigoureux d'un urbanisme de projet, qui mise sur une requalification rapide de quelques grands espaces publics, pour susciter le regain de confiance favorable à la réhabilitation des secteurs dégradés. La réputation internationale du maître d'œuvre de cette politique, l'architecte Oriol Bohigas, est garante de l'importance de ce texte, dont la lecture, cependant, paraît ardue à plusieurs, que ce soit en raison de la rédaction ou en raison de la traduction.

La section suivante réunit les contributions où il est question... de places. Deux de ces contributions sont

le produit de savantes recherches : l'une sur l'histoire de Saint-Pierre de Rome, l'autre sur les « effets déconcertants » d'un historicisme trop entreprenant. Les purs praticiens trouveront davantage leur profit dans les deux autres contributions, celle d'Antoine Grumbach, sur les principes de composition qui inspirent ses projets, et celle de Thomas Piper, sur les transformations à vue d'un espace public bostonnais, le fameux Copley Square.

Enfin, la dernière section (je ne l'ai pas lue, mais j'étais présent aux conférences) reprend les intéressantes allocutions du maire de Montpellier, Georges Frêche, et de l'échevin bruxellois Serge Moreaux. Leurs contributions n'ont en commun que de donner la parole aux élus, car la première nous parle d'une stratégie de relance économique par le truchement d'une politique d'équipements culturels; la deuxième (qui aurait pu aussi bien figurer en compagnie de celles d'Oriol Bohigas ou de Kenneth Greenberg) traite du grand virage de l'urbanisme bruxellois, entre l'ère du bulldozer et celle de la truelle. La contribution de Franklin Toker sur l'assainissement de Pittsburgh et une contribution plus théorique d'un universitaire réputé, Manuel Castells, sur les conséquences urbaines de l'actuel virage technologique, ferment l'ouvrage.

C'est à ma collègue Annick Germain que revient le mérite considérable d'avoir ficelé tout cela, pour en faire un ensemble cohérent et éloquent, dans lequel l'illustration, judicieusement distribuée, complète le propos avec aplomb. Un livre à lire et à offrir!



Le Vieux-Port de Montréal.

PHOTO LOUISE LEMIEUX

La vertu du silence

Mais pourquoi rendre les choses si complexes?

LE SILENCE DES INTELLECTUELS
Radio-copie de l'intellectuel québécois Marc-Henry Soulet. Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 219 pages.

MARCEL FOURNIER

LES INTELLECTUELS sont devenus silencieux, ils ne participent plus aux grands débats publics, on les dit même dépolitisés. Hier, leur visibilité sur les tribunes, dans les

mass-médias agaçait; aujourd'hui, leur absence de la scène publique inquiète. Cette démobilité récente est d'autant plus étonnante que les intellectuels québécois projetaient l'image d'un groupe activement engagé dans l'action et la réflexion politiques.

Dans un ouvrage qu'il voulait intituler *Le Crépuscule des lumières*, le sociologue français Marc-Henry Soulet nous propose une explication. Après s'être entretenu avec un certain nombre de spécialistes en sciences sociales et avoir lu leurs principales publications, il en vient à la conclusion que tout s'est joué au moment du référendum. L'échec référendaire a marqué la « disjonction entre le mot et la chose »; séparés de l'ensemble de la population, les intellectuels n'ont plus maintenant d'autre choix que de « se mettre en retrait ». « Le résultat référendaire ouvre une blessure profonde qui s'apparente à une amputation. L'intellectuel québécois doit désormais vivre sans le peuple alors même que ce dernier avait jusque-là occupé une place nodale dans sa constitution et dans son existence. Le cordon ombilical est coupé, bel et bien » (p. 95).

Pour cette « cassure », Soulet ne blâme pas les intellectuels, même lorsqu'il est sévère à leur égard et qu'il les traite de « parvenus » (p. 69), d'« apprentis sorciers » (p. 113) ou de « métèques » (p. 119). Son intention est de situer la discussion à un autre niveau et d'aborder le problème plus général du « statut de la fonction intellectuelle dans une société d'après la modernité ».

Le *Silence des intellectuels* n'est pas, comme l'annonce le sous-titre, une « radioscopie de l'intellectuel québécois »; on n'y trouve pas, et l'auteur s'en excuse, une « enquête objective approfondie ». L'étude empirique, limitée au champ des sciences sociales, demeure superficielle et ne tient pas compte des nombreuses différences et oppositions qui divisent les intellectuels québécois : âge, sexe, région, formation, ethnie, spécialité, etc. Observateur étranger, Soulet s'est bien gardé d'intervenir dans nos chicanes de famille.

Nourrie de la lecture de divers ouvrages portant sur « l'analyse des formes symboliques au sein des sociétés contemporaines » (Lefort, Gauchet, etc.), la démarche se veut d'abord théorique, avec comme point de départ une « esquisse de problématisation de l'intellectuel » (général, générique et autoréflexif) et comme objet d'analyse, la société post-moderne. Pour caractériser cette société qu'il dit « latente », Soulet parlera de « la loquacité du réel » de « l'irréfragabilité de l'événement » et de « l'immanence de l'identité de soi » (p. 154); il dissertera aussi sur la « fin de la Fin », la « négation de la société civile » et la « crise de transmission des acquis ». Nous voilà loin du Québec!

Nous nous y retrouvons parfois, par exemple, lorsqu'il est question de l'« essoufflement d'une génération » ou de la « jeunesse comme enjeu ». Mais il n'est jamais facile de suivre Marc-Henry Soulet dans sa démonstration. Ses formulations sont souvent lourdes et son vocabulaire, hermétique : société post-sociale et autoréférentielle, surfonctionnalisation, liquéfaction du champ politique, etc. Qui veut paraître brillant risque parfois d'être obscur! La cible que vise Soulet est la bonne, mais son tir demeure imprécis. L'auteur est à son premier essai. Nous étions pourtant bien disposés à nous laisser convaincre qu'il était comme ailleurs, disparaissant bientôt la figure de l'intellectuel *aufklärung*; nous étions aussi intéressés à connaître sous quelle figure celui-ci réapparaît; nous étions, enfin, tentés de suivre les conseils d'un observateur perspicace et original. Mais pourquoi rendre les choses si complexes, multiplier les métaphores et utiliser un langage si obtus? Qui, parmi nos collègues en sciences sociales, accepterait, après un tel exercice de psychanalyse collective, d'écouter Marc-Henry Soulet pour devenir « un embrayeur de l'exigence de la discussion » et « se faire l'écho de la nécessité de la délibération »? Il y a de fortes chances qu'au bruit des mots, la plupart d'entre nous préfèrent, pour un moment encore, la vertu du silence.

Une spiritualité pour les laïcs

«Des âmes contemplatives au milieu du monde»

SILLON
Josemaría Escrivá. Paris, Éditions Le Laurier, 1987.

RICHARD BASTIEN

SILLON est un recueil de réflexions spirituelles que Mgr Josemaría Escrivá, fondateur de l'Opus Dei, espérait publier au début des années 1950. La Providence a voulu que le livre ne paraisse pour la première fois dans sa version originale, en espagnol,

qu'en 1986, soit 11 ans après la mort de son auteur. Un éditeur parisien, Le Laurier, vient d'en publier une version française tout à fait réussie.

Tout comme *Chemin*, un classique de la littérature spirituelle traduit en une trentaine de langues et dont le tirage atteint maintenant plus de trois millions d'exemplaires, *Sillon* reflète tout à la fois la profonde vie intérieure et l'incessante activité de Mgr Escrivá. S'il est un homme dont on peut dire qu'il a vécu « dans » le

monde sans être « du » monde, c'est bien lui. Toute sa spiritualité repose sur la nécessité d'accorder l'un à l'autre le temporel et le spirituel, la nature et la grâce, le corps et l'âme, sans toutefois jamais les confondre. C'est pourquoi les pensées de Mgr Escrivá s'adressent au cœur autant qu'à l'intelligence, à l'homme d'action autant qu'à l'homme de contemplation. Elles nous invitent à être des « âmes contemplatives au milieu du monde » (p. 497).

Ce que *Sillon* met bien en lumière, c'est qu'il ne peut y avoir de véritable vie chrétienne sans une certaine unité de vie.

Sillon n'est donc pas un traité de vie spirituelle pour ceux qui vivent en marge du siècle. Il s'adresse aux laïcs, dont la vocation consiste, selon le Concile, « à chercher le règne de Dieu précisément à travers la gerance des choses temporelles qu'ils ordonnent selon Dieu » (*Lumen Gentium*, n. 31). Mgr Escrivá veut leur procurer, en quelque sorte, les vitamines spirituelles qu'il leur faut pour assumer pleinement cette vocation. Quant aux aspects pratiques de leur engagement dans le monde, à eux de se débrouiller!

On ne s'étonnera donc pas de trouver dans *Sillon*, en plus de sections traitant de la vie intérieure, de la prière ou de la pénitence, des pages sur la générosité, la joie, l'audace, l'humilité, la sincérité, la loyauté,

Léonard de Vinci en fac-similé

FLORENCE (Reuter) — Des manuscrits de Léonard de Vinci, jalousement gardés dans les coffres de la Banque de France, verront prochainement la lumière du jour pour la première fois en un siècle — sous la forme de fac-similé.

Au prix de près de \$ 10,000, les 12 volumes ne rentreront pas, à l'évidence, dans la catégorie du livre de poche. Mais les experts les jugent inestimables dans la mesure où ils permettront de mieux comprendre l'œuvre du maître florentin et la soif de connaître qui a inspiré la plupart de ses créations.

Les manuscrits — des carnets de notes, pour la plupart — contiennent des dessins et des « écrits au miroir » (Léonard écrivait à l'envers) sur des questions aussi variées que les ma-

chines volantes, l'anatomie, les planètes, l'œil humain, la mécanique militaire, et même des recettes de cuisine.

Selon un représentant de la maison d'édition Giunti Editore, chaque manuscrit a été transporté sous escorte à un studio où il a été photographié en présence d'un conservateur français qui tournait personnellement les pages, personne d'autre n'étant autorisé à toucher aux manuscrits, fragilisés par les siècles.

« La nouvelle édition remplira le dernier grand vide existant dans l'œuvre de Léonard et comblera les recherches des savants modernes », a expliqué Luigi Firpo, président de la Commission nationale italienne spécialisée dans les travaux du grand maître.



René-Daniel Dubois



Antonine Maillet



Michel Marc Bouchard



Normand Chaurette



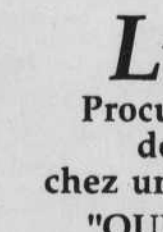
Jan-Marc Lavergne



Michel Tremblay



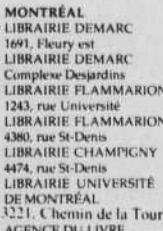
Jean Barbeau



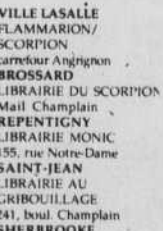
Robert Gravel



Roland Lepage



Gratien Gélinas



Jean-Pierre Ronfard



Marcel Dubé

Lire le théâtre

Procurez-vous les plus grands textes de la dramaturgie québécoise chez un de nos libraires participants à la "QUINZAINE THÉÂTRE LEMÉAC"

MONTRÉAL
• LIBRAIRIE DEMARC 1691, Fleury est
• LIBRAIRIE DEMARC Complexe Desjardins
• LIBRAIRIE FLAMMARION 1243, rue Université
• LIBRAIRIE FLAMMARION 4380, rue St-Denis
• LIBRAIRIE CHAMPAGNY 474, rue St-Denis
• LIBRAIRIE UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL 3221, Chemin de la Tour
• AGENCE DU LIVRE 1246, rue St-Denis
• LIBRAIRIE MARCHÉ DU LIVRE 455, De Maisonneuve est
• MONTREALOIS 180, rue St-Catherine est
• LIBRAIRIE RAVIN 6722, rue St-Hubert
• COOP AHUNTSIC 9155, rue St-Hubert
• COOP ROSEMONT 6400, 16e avenue
• ENCIER 199, rue Laurier est
• LIBRAIRIE LEMÉAC 371, rue Laurier ouest

VILLE LASALLE
• FLAMMARION/SCORPION 3050, Portland
• LIBRAIRIE DU SCORPION 155, rue Notre-Dame
• LIBRAIRIE MONIC 155, rue Notre-Dame
• SAINT-JEAN 2500, Université
• LIBRAIRIE AU GRIBOUILLAGE 241, boul. Champlain
• SHERBOOKE 2500, Université
• BIBLAIRIE 65, rue Belvidère
• LIBRAIRIE DEMARC 3050, Portland
• CLAUDE PAYETTE 30, Wellington Nord
• AYLMER 200, rue Principale
• HULL 320, St-Joseph

OTTAWA
• LIBRAIRIE DE LA CAPITALE 65, rue Elgin
• LIBRAIRIE TRILLIUM 321, Dalhousie
• CHICOUTIMI 392, rue Racine est
• VANIER 240, boul. Pierre Bertrand
• SAINT-FOY 242, boul. Laurier
• ROUTINE DU LIVRE 2360, Chemin Sainte-Foy
• LIBRAIRIE PLACE LAURIER 2700, boul. Laurier
• DE KONINK 318, Université
• QUÉBEC 10, Côte de la Fabrique
• LIBRAIRIE PANTOUTE 1100, rue Saint-Jean

BEAUPORT
• LIBRAIRIE DU BEAU PORT 3333, rue Clémenceau
• SAINT-GEORGES DE BEAUC 8585, boul. Lacombe
• LIBRAIRIE SÉLECT 8585, boul. Lacombe
• LIBRAIRIE RENE MARTIN 398, rue St-Vallier
• TROIS-RIVIÈRES 212, Hérit
• RIMOUSKI 4125, boul. des Forges
• DRUMMONDVILLE 120, rue St-Germain ouest
• LIBRAIRIE COMPTON HORIZON 214, de la Cathédrale
• RIVIERE DU LOUP 230, Lakelande



Jean-Pierre Ronfard



Marcel Dubé



Les beaux livres pour l'Halloween

Des maquillages outrés et colorés, indissociables de l'esprit de fête! Chaque album présente plus de 50 maquillages faciles à réaliser.

En vente chez votre libraire



1977, boul. Industriel, Laval, QC H7S 1P6
667-9221 1-800-361-9264

Collection

THÉÂTRE LEMÉAC

Un Italien au Québec: cet autre rivage jamais atteint

Jean
ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

QUI ne se souvient de Crémazie debout aux abords du fleuve, regardant vers la mer océane, cherchant des yeux le bateau qui revenait de France ? Et de bateau, il ne revint pas. Le vieux soldat mourut comme il avait vécu, dans la solitude et la plainte de l'exil. Carillon, je te revois encore, murmurait-il, tout comme, dans *L'autre Rivage* (VLB éditeur, Montréal, 1987), M. Antonio D'Alfonso clame Molise ou Campo-Basso. Le chant de l'exilé est le même partout. Il tient à une insatisfaction congénitale de l'être. Les exilés sont des hommes qui voient le monde selon un certain angle, penché, comme du pont d'un navire que la mer secoue; c'est ainsi que E.M. Forster décrivait Cavafy à Alexandrie. Cavafy n'était exilé que de l'histoire; il habitait sa ville, côtoyait le peuple de son enfance dans un décor familier dont il avait appris à scruter les recoins. Ses poèmes

sont consacrés à la Grande Grèce, qui dépasse même la Sicile et l'Hellas. M. D'Alfonso est d'une essence différente. Il est montréalais (ce qui est une civilisation en soi), québécois, canadien; il écrit en français, en anglais, en italien; son corps et son esprit sont d'ici; son âme, où est-elle ?

Il nous dit qu'on la trouvera dans l'avion qui l'amène en Italie, vers cet autre rivage qui représente pour lui la filiation historique et, donc, la découverte des profondeurs de son être. Est-ce vrai ? Est-ce possible ? M. D'Alfonso est d'origine italienne et l'Italie, lorsqu'on a appris à la connaître, s'ancra en vous. J'imagine que, pour les descendants d'Italiens fixés au Québec, en proie à nos hivers, qui constituent, d'une certaine façon, un enjeu dans nos luttes, le désir de retrouver le pays des ancêtres doit être constamment lancinant.

Blessure qui a du mal à se refermer et qui saigne. Venu des Abruzzes, fils de paysans, ils se retrouvent ici ouvriers, avocats, poètes. C'est à partir de cette élévation sociale qu'ils prennent conscience de ce qu'ils ont perdu. M. D'Alfonso le note : ce qu'il cherche, en Italie, c'est une terre où il soit chez lui depuis toujours, dont il connaisse chaque détour, à laquelle il appartienne tout entier. Il veut retrouver l'Alexandrie de Cavafy.

En lisant, avec une grande émotion, ce beau et grave poème de l'exil, je me disais que notre responsabilité, à nous aussi, était engagée, nous qui n'avons pas su recevoir nos hôtes, les intégrer totalement dans notre vie. Nous n'avons pas su leur donner la fierté d'appartenir à notre nation, parce que nous ne sommes pas un peuple fier. C'est pourquoi des esprits déliés comme celui de M. Antonio D'Alfonso hésitent dans la pluralité des mondes. Il l'exprime avec force : « Il n'est plus nécessaire d'instituer une maison de la culture, on me l'a construite dans la tête... Je sors de ma *comunita* pour aller où ? Je sors de ma *comunita* lorsque je te parle en français, mon amour. Je sors de ma *comunita* lorsque je te parle anglais, my love. Je sors de ma

comunita lorsque je parle de l'Italien que je suis, amore mio... On voit jusqu'où peut aller l'aliénation. Le langage est son soutien. Combien plus malheureux doivent être ces hommes et ces femmes qui ne peuvent exprimer cette souffrance, faute de mots. C'est le cas de la majorité des Québécois, à qui notre bourgeoisie a interdit (interdit encore) d'accéder au langage.

M. D'Alfonso, poète, veut se donner, dire ce qu'il est. Son appartenance à l'italianité le lui interdit, il a l'impression de trahir; en face de lui, d'autres êtres qui refusent le dialogue avec le nouveau venu, l'étranger qui a dérangé les habitudes, qui va les amener à se poser des questions. Sur le mode mineur, Germaine Guèvremont a écrit, dans *Le Survivant*, ce que M. D'Alfonso révèle ici sur le mode majeur. Il faut partir, il faut fuir, il faut avoir des ailes pour s'envoler. « *Italiam ! Italiam !* », disaient les compagnons d'Énée, à la vue de l'Italie, car les Latins criaient à l'accusatif.

Nous partons et nous nous retrouvons à Gugliesi, au pays des autres, de ceux qui, venus ici, ont consommé le divorce d'avec la mère-patrie et sa civilisation. J'ai consulté mon atlas. Gugliesi (entre Guglingue, Allemagne, et

Guguan, Chine) se trouve à la pointe est d'un triangle dont les deux autres angles seraient Rome et Naples. Nous sommes à la fois au bord de la mer et aux marches des Pouilles et des Abruzzes. La mer est l'Adriatique. Plus au nord, il y a Ravenne et Venise; mieux encore (est-ce possible ?), ces montagnes sacrées où errait la Sibylle. Au sud, loin, la ville de Bari, et son port, ouverts sur l'Orient. Le centre de Bari fut construit par le roi Murat. En Italie, tout est histoire. C'est là que M. D'Alfonso est placé en face de son identité. Les siens la lui donnent, obscurcie par le nuage de l'émigration, ce divorce. L'émigration, ce moment de mutation essentiel. Le poème-journal de M. D'Alfonso, poème-aveu, poème-histoire, m'a permis de deviner ce processus de l'émigration. On quitte Gugliesi.

On vient vivre à Montréal, on reconstruit tant bien que mal la vie de là-bas. On accepte le destin. Les enfants grandissent, tiraillés entre l'italianité, la canadianté, appelés soudain par la québécoité. On lit dans leurs yeux la souffrance de la non-appartenance. Que deviendra mon fils, le poète ? Dans quelle langue écrira-t-il ? Pourquoi en lui, avec une telle violence, le vieux pays resurgit-il ? Qu'il aille, là-bas, se ressourcer, vivre ce que j'ai

vécu, voir les paysages de mon enfance, m'imaginer tel que je fus enfant, dans les ruelles, sur la place de l'église. Qu'il y aille et qu'il en revienne nettoyé, purifié, fier de cette culture première, homme enfin ! Son écriture sera sa mémoire. « Quand nous partons, c'est pour revenir meilleurs. »

Et là-bas, le poète se rend compte qu'être « *wop* » comporte aussi sa part d'aliénation. Comment unir ce qui peut n'être que divisé ? Goethe a écrit un poème sur le gingko biloba, arbre à la nature double. Je suis un et deux à la fois, dit-il. Il faudra bien que M. Antonio D'Alfonso en prenne son parti. Il restera, lui aussi, un et deux à la fois. Mais il n'atteindra à cette double unicité que lorsqu'il aura choisi son pays, de sang-froid, en fonction de son existence totale. Chaque Québécois qui s'exprime vivement a connu ce rêve et jusqu'à Michel Tremblay, avec son Édouard à la bouche molle, avachi à la terrasse d'un café, à Paris. Mais la vie est la plus forte, celle qui s'étire au fil des jours vécus ici. Le rêve du vieux pays reste un rêve. Dans *Italia mea amore*, M. Antonio D'Alfonso énumère les mots qui lui ont servi à désapprendre l'Italie. Peu importe. Qu'il le veuille ou non, il est d'ici et permanent, et cet autre rivage, jamais il ne l'atteindra.

Les rébellions...

Suite de la page D-1

sion. Quand une rébellion réussit, comme aux États-Unis 50 plus tôt, elle unit car on célèbre une victoire. Dans notre cas, c'est rappeler une défaite ! »

M. Bernard travaille actuellement à mieux cerner les caractéristiques des protagonistes des affrontements de 1837-1838, affrontements que l'imagerie populaire a déformés en les ramenant souvent à deux ou trois batailles entre quelques centaines de patriotes mal armés et les détachements de l'armée britannique.

Jean-Paul Bernard est, à cet égard, en train de mesurer plus justement l'ampleur de la division qui

s'était installée dans la population de l'époque. Pour ce, dit-il, il ne faut pas isoler les événements de 1837-1838 du contexte dont ils ont été l'aboutissement. En réalité, il s'agit de deux mouvements de masse qui s'affrontent.

À compter de 1832, raconte-t-il, le Parti des patriotes — ou Parti canadien — et le Parti constitutionnel tiennent de nombreuses activités : pétitions, réunions d'organisation, manifestations, qui aboutissent fréquemment à des actions d'intimidation contre l'adversaire. Les journaux, mais aussi les archives judiciaires, ont laissé de très nombreuses traces de cette agitation.

L'équipe de M. Bernard a entre-

pris de recenser tous les individus qui, de chaque côté, ont participé à l'une ou l'autre de ces activités, en vue d'identifier les caractéristiques sociales des leaders comme des humbles. L'enquête a donné, à ce jour, des résultats étonnants : on a dénombré quelque 10 000 personnes du côté des Patriotes et, fait plus inattendu, presque autant chez les Constitutionnels. Et ce n'est pas fini.

« Montrer les contrastes des protagonistes, explique M. Bernard, permet d'identifier la nature du conflit. À ce jour, des historiens ont comparé les Patriotes à l'ensemble de la population. Comparer les deux groupes, pense-t-il, devrait être plus éclairant. » Pour l'heure, observe-t-on, 10 % d'anglophones ont participé directement aux activités du Parti des patriotes et, à l'inverse, 10 % de francophones se sont rangés sous la bannière des Constitutionnels.

Malgré les lacunes documentaires que suppose, surtout en 1838, un mouvement secret, la séquence des événements est relativement bien connue. Le véritable débat se situe ailleurs. Il porte sur la « la nature de ce conflit ». Elle constitue l'enjeu permanent des historiens mais, en même temps, leur pierre d'achoppement. Car, en fait, dès le lendemain des événements de 1837-1838, les historiens ont commencé à se disputer sur les causes du conflit et ses conséquences. La controverse n'a jamais cessé depuis.

Les divergences d'interprétation s'expliquent, d'abord, par la diversité des questions que chaque époque se pose. La première, peu de temps après les événements eux-mêmes et précisément à l'époque où le clergé prend le contrôle des appareils idéologiques, a porté sur son rôle : a-t-il eu raison de s'opposer à la rébellion ouverte ?

Ensuite, on a voulu savoir si les Patriotes avaient ou non contribué à l'avènement du gouvernement responsable car, à la fin du siècle dernier, on combattait pour l'indépen-

dance du Canada dans l'Empire britannique.

Puis, en réaction aux interprétations politiques, D.G. Creighton propose, en 1937, une explication économique aux rébellions.

« Nous sommes actuellement, poursuit M. Bernard, dans un temps non fini où l'on cherche à savoir si 1837-1838 constitue un conflit de classes ou de nations, sans doute parce que, dans les années 1960, telles étaient les questions les plus à la mode chez les historiens ou les sociologues. Ces deux pôles, précise-t-il, n'ont toutefois plus la même popularité. On observe une crainte d'aborder aujourd'hui ces questions casées, comme si les classes sociales étaient disparues. »

Les historiens, poursuit-il, travaillent avec des outils conceptuels qui, un à un, se justifient bien, mais qu'il est toujours difficile à hiérarchiser. Chaque historien, sollicité par son époque, propose généralement la sienne. Les diverses interprétations modernes de 1837-1838 ont chacune leur champion : le chanoine Groulx a privilégié l'interprétation politique. Il exclut le national et surtout la lutte de classes car, sur le plan moral, la lutte des classes lui déplaît.

Le professeur Maurice Séguin a indubitablement choisi l'interprétation nationale, alors que son collègue Fernand Ouellet explique d'abord les événements à travers le conflit des classes socio-économiques.

« Nous progresserons, conclut M. Bernard, en se convainquant qu'il n'y a pas d'opposition entre la question nationale et la question sociale. La place des individus dans la structure sociale dépend aussi de leurs caractéristiques ethniques, linguistiques et nationales. Travailler sur le national, c'est donc aussi travailler sur le social. J'essaie, pour ma part, d'intégrer les deux perspectives et je pars surtout du postulat que le travail des historiens est empirique. »

Le débat n'est donc pas clos. Dans l'ensemble, observe M. Bernard, les fonds d'archives ont été généralement dépouillés, encore qu'une exploitation plus approfondie est encore possible. « Les synthèses actuelles demeurent fragiles, dit-il. Mais il se publie beaucoup d'articles spécialisés. On aurait besoin de nouvelles synthèses. » La rébellion de 1837-1838, ajoute-t-il, c'est un peu comme la Révolution française à propos de laquelle, dit-on, paraît un article par jour et un livre par mois...

— Jean-Pierre Proulx

Le livre de poche

Suite de la page D-1

du Jour, lancée en 1961, la quasi-totalité des publications de Parti pris, la collection « Théâtre » de Leméac et « L'Instant d'après » du Noroît.

Mais, dira-t-on, n'avons-nous pas trop de collections de poche au Québec ? Au premier abord, on serait tenté de répondre par l'affirmative. Toutefois, dès qu'on se penche plus longuement sur la question, qu'on regarde ce qui se fait ailleurs — en France, par exemple — on est forcé de constater que la situation du livre de poche au Québec n'est guère différente de celle qui prévaut en France. Pensez donc : dans le catalogue intitulé *Tous les livres au format de poche 1984*, on recense pas moins de 278 collections relevant de 76 éditeurs, pour une production qui dépasse les 100 millions d'exemplaires ! Parions que la situation n'est guère différente chez nos voisins du Sud, peut-être un peu moins portée à l'anarchie, il est vrai, que nos petits cousins. Il n'en reste pas moins que, toutes proportions gardées, nous sommes encore bien loin du compte et que pourraient continuer de pousser, comme des champignons, nos petits livres à prix abordable.

C'est d'ailleurs là l'intérêt de l'entreprise et la question qui préoccupe au premier chef les éditeurs. Si le livre est abordable, plus d'étudiants peuvent se le procurer, cela va de soi. Les études de marché, faites dans certains cas par nos administrations publiques, ne pouvaient qu'inciter les éditeurs à aller de l'avant dans ce domaine. D'autant que le livre de poche est, en quelque sorte, la formule idéale pour donner un second souffle à un auteur et à ses oeuvres, sélectionnées en fonction de leur réception par la critique, bien sûr, mais surtout par le public. Quant

à l'auteur, il en retirera des droits comparables ou légèrement inférieurs à ceux qu'il obtient dans le cas d'une édition originale, mais il pourra ainsi être lu par de plus nombreux lecteurs et son oeuvre sera mieux diffusée parce que le poche a ses entrées dans les tabagies et pharmacies où il côtoie parfois de petites collections roses, noires ou bleues. Et il n'y a pas de honte à ça.

Idéalement, on se prend à rêver du jour où pourrait être créé un consortium des éditeurs québécois de livres de poche. Mais le principal obstacle à la réalisation de ce souhait est un est de distribution. En effet, chaque éditeur est lié à un distributeur ou assume lui-même cette tâche. Et c'est, d'ailleurs, ce type d'obstacle qui a empêché ultimement les éditions Stanké de se lier à une autre grande maison d'édition québécoise. Sans compter que — mais cela ne se confie qu'à mi-voix — chaque éditeur est légitimement jaloux de ses « pou-lains », qu'il tient à les garder chez lui, surtout lorsqu'ils sont populaires. Quelle raison pourrait bien le pousser à céder sa part de droits sur un auteur à un confrère ou, plus exactement, à un compétiteur ?

En somme, dans ce domaine comme dans tous les autres, seuls les plus gros surnageront parce qu'une collection de poche ne devient rentable qu'à partir du moment où elle compte une cinquantaine de titres, où elle s'enrichit régulièrement de nouvelles parutions, où elle se distingue des autres par sa présentation, ses dossiers en annexe, l'image de marque qu'elle se donne, et qu'il devient nécessaire de réimprimer plusieurs de ses titres à deux, trois ou même cinq mille exemplaires. Autrement, l'éditeur finira par y vider ses poches.

— Jean Chapdelaine Gagnon

Des « hosties »
et des « chriss »

Suite de la page D-1

vêtement du politique et du religieux, ce rapport secret entre le sacrifice eucharistique et le sacrifice civique, politique que l'Église canadienne lui extorque. Ce n'est pas par hasard qu'un mouton accompagne saint Jean-Baptiste : c'est le bouc émissaire. Saint Jean-Baptiste est le bouc « précurseur » du bouc émissaire qu'est Jésus. Le Canadien français se résigne au rôle de bouc émissaire que le clergé lui demande de jouer.

Il se résigne, non sans maugréer. Nous avons déjà constaté que, très ostensiblement, la protestation des Canadiens français vise les lieux du culte : recrudescence, depuis la Conquête de 1760, de l'indiscipline pendant la messe, protestations bruyantes contre la parole venant de la chaire. Mgr Plessis fait état de cette révolte sourde qui gronde pendant la messe, dirigée contre le prêtre. [...]

Mais, tant que le curé n'occupe pas encore cette place centrale qui sera la sienne après les événements de 1837-38, tant qu'il n'est pas cette autorité quasi intouchable, la protestation des Canadiens français se dirige directement contre les auteurs du chantage qui extorque le sacrifice politique au nom du sacrifice du Christ. Après 1841, étant donné que le pouvoir de l'Église devient exorbitant, l'indignation du Canadien contre son clergé ne pouvant plus se ventiler directement, elle sera refoulée et s'exprimera de façon détournée, biaisée : par le blasphème. Le blasphème, au Québec, est la révolte verbale de gens qui désacralisent ce au nom de quoi le clergé a demandé de se soumettre politiquement, de se sacrifier : l'hostie. Il est donc normal que ce soit la victime incarnée dans l'hostie qui reçoive la charge « optimale » du blasphémateur canadien-français. Il blasphème le Christ victimisé, parce qu'il n'a pas accepté totalement de se laisser réduire à l'état de victime politique.

Dans la logique de ce comportement, il est intéressant de noter que le premier grondement d'une révolte à l'intérieur même de la SSJB se fait contre le mouton et tout ce qu'il représente comme esprit de sacrifice. [...]

(Tous droits réservés 1987, Éditions de l'Hexagone et Heinz Weinmann.)

Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!

LE PLAISIR des
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
livres

une place de choix
pour les amoureux
de la littérature

Pour de plus amples
informations sur les
tarifs publicitaires et
pour les réservations,
contactez
Jacqueline Avril
842-9645

ÉCRITS DES FORGES
C.P. 335
Trois-Rivières, G9A 5G4

nouveautés

GARDEZ TOUT de Yves Boisvert

SUITE CONTEMPORAINE de Jean-Paul Daoust

TIMBRES de Guillevic

DES NOIRCEURS DU CORPS de Louis Jacob

TALC COULEUR Océan de Jacques Josse

AU PLAISIR de Gilbert Langevin

PARI de Jean Leduc

MONTRÉAL BRÛLE-T-ELLE? de Hélène Monette

SURSIS de Alphonse Piché

GATIE LAPOINTE: L'HOMME EN MARCHÉ
de Bernard Pozier

L'ACCELERATEUR D'INTENSITÉ
de André Roy
Gagnant du Grand Prix de Poésie de la Fondation Les Forges 1987

L'APPRENTI FOUDROYÉ
(poèmes 1966-1986) de Franck Venaille

POÈTES QUÉBÉCOIS CONTEMPORAINS
collectif de 27 poètes sur vidéo
réalisé en co-édition avec le Collège de Ste-Foy

et REVUE DES FORGES, no 23

Rencontre / signature avec
DENISE BOUCHER
auteur de
«Lettres d'Italie»
Le dimanche 25 octobre à 14 h
Librairie l'Androgyne
3636, boul. St-Laurent 842-4765

Normand de Bellefeuille
HEUREUSEMENT, ICI IL Y A LA GUERRE
Le paysage, la nuit, le ciel, la mer, la lumière, mais surtout l'écriture.
LES HERBES ROUGES — POÉSIE

148 p. — 14,95 \$